



**L'Eglise aujourd'hui
à Marseille**

*Regards
sur notre Histoire*

REGARDS SUR NOTRE HISTOIRE

numéro spécial de L'Eglise aujourd'hui à Marseille : Supplément Juillet 1997

Ce document sur l'Eglise aujourd'hui à Marseille, Regards sur notre Histoire a été publié sous la direction du Père Bernard Lorenzato, avec la collaboration des Pères Paul Amargier, Jean-Claude Moulinier, et des Messieurs Régis Bertrand, Jean Chelini, Jean Guyon.

Sommaire

- Préface
- Commencements page 3
- Le cinquième siècle : Affirmation et rayonnement de l'Eglise de Marseille page 5
- Marseille au VI^e siècle : St Théodore. page 7
- Au VIII^e siècle : Saint Mauront et Charlemagne page 9
- Autour de l'An mille : Isarn un homme de paix page 10
- En 1300, des femmes et des hommes de vie apostolique page 11
- Au XIV^e siècle : Urbain V l'abbé marseillais devenu pape page 12
- Au XVI^e siècle, une ville très catholique page 12
- Le XVII^e siècle, l'Age de la réforme catholique page 14
- De la Peste de 1720 à la Révolution de 1789 page 16
- Une grande épreuve, la Révolution. page 18
- L'Eglise de Marseille à l'époque Contemporaine (XIX et XX^e siècles) page 19
 - première partie : la reconstruction du Diocèse
 - ♣ Oeuvre des Mazenod page 19
 - ♣ Les ouvriers de la reconquête page 21
 - 2^e partie - Ruptures et Renouveaux,
 - ♣ Entre 3 guerres (1870 – 1939) page 24
 - ♣ De la défaite au synode diocésain (1940 – 1995) page 26
- Bibliographie

Préface

Écrire l'histoire d'une Église, c'est faire surgir des visages d'hommes et de femmes qui, dans un contexte parfois déroutant pour nos esprits du XX^e siècle, ont manifesté une foi ardente et donné un vigoureux témoignage évangélique. Certains n'ont-ils pas payé de leur sang leur attachement au Christ et à l'église ?

En ressuscitant notre passé, le Père Lorenzato et son équipe nous rappellent que le chrétien est toujours un homme "précédé" dont la foi est un maillon d'une longue chaîne, un homme "enraciné" dans une terre et une histoire à saveur d'Évangile.

L'Eglise qui est à Marseille a une vieille tradition. L'évangélisation de notre pays n'a-t-elle pas sa source chez nous ? Depuis l'an 1 000, les communautés chrétiennes de notre région ont voulu se rattacher à des proches de Jésus : Lazare, Marie-Madeleine, Marthe. Ainsi manifestaient-elles leur désir d'être animées et soutenues par des disciples du Ressuscité. Chaque Église diocésaine n'est-elle pas un peu Béthanie, cette maison de famille où Jésus aime venir se reposer et goûter la joie d'une charité partagée ?

En ces années jubilaires qui nous préparent à célébrer le don de Dieu en l'Incarnation de son Fils Jésus-Christ, que notre Église de Marseille, soudée dans l'Amour de son Seigneur et fondée sur sa riche histoire de Confesseurs de la foi, porte le message évangélique comme une "Bonne nouvelle" pour tous. Ainsi continuera-t-elle d'écrire de nouveaux chapitres d'une déjà longue et merveilleuse histoire.

Bernard Panafieu

Archevêque de Marseille

1- COMMENCEMENTS

Aucun document archéologique, aucun écrit vraiment ancien ne dit comment l'Église de Marseille a commencé. Le premier souci d'un missionnaire n'était pas de constituer des archives.

AU TROISIEME SIECLE

C'est une période de guerres, d'épidémies et de famines, dans tout l'Empire romain. Au siècle précédent, le second, l'Empire avait connu la paix, et l'Église de Jésus-Christ avait commencé à se développer sur les bords de la Méditerranée. A partir du milieu du troisième siècle, les Empereurs persécutent les chrétiens. C'est à cette occasion que notre Église locale apparaît dans l'histoire. Tout d'abord, une lettre de Saint Cyprien évêque de Carthage au Pape Saint Étienne nous renseigne sur l'Épiscopat dans les Gaules. La formule de Cyprien nos collègues dans l'Épiscopat qui sont en Gaule laisse supposer que l'Église est déjà organisée dans notre région. Dans sa lettre, Cyprien cite l'évêque d'Arles et de Lyon, responsable de la Province. Il ne cite pas Marseille, mais nous avons des informations sur notre Église à cette époque, par l'Archéologie.

En effet, une monnaie de l'Empereur Dèce (qui a régné de 249 à 251) a été trouvée dans le mortier de scellement de la tombe centrale de gauche, à la crypte de Saint-Victor. Et le martyrologe le plus ancien, dit de Saint Jérôme, signale que les Marseillais fêtent le 1er Mars quatre martyrs. Or il y a quatre cuves rupestres dans la chapelle centrale. Il est assez certain que l'Église de Marseille a eu quatre martyrs pendant la persécution de Dèce, en l'an 250, les saints Hermès, Gittéus, Félix l'eunuque et Janvier. La notice ajoute et vingt quatre autres. Outre les martyrs connus, notre Église a pu perdre bien d'autres enfants, dans des conditions anonymes, au IIIème siècle.

La crypte de Saint-Victor a d'abord été construite autour de leurs tombes, et a été décorée de mosaïques, de stucs et d'améliorations diverses alors que le site était au fond d'une carrière de 6 m de profondeur, sans espoir qu'il puisse être agrandi. Ce sont les conditions auxquelles on reconnaît les tombes de martyrs dans tout le bassin méditerranéen.

Une accumulation de sarcophages d'enfants, datant du IIIème siècle, derrière la grotte de la crypte, laisse penser que les tombes d'Hermès et des compagnons ont fait assez tôt l'objet d'un culte.

Aujourd'hui l'Église du Sacro-Coeur, au Prado, a pour patrons secondaires les saints Adrien et Hermès. Le culte d'Adrien a été joint à celui d'Hermès assez tardivement. Heureux paroissiens, qui ont comme patron le plus ancien martyr marseillais connu.

AU QUATRIEME SIECLE

L'histoire de l'Église de Marseille devient mieux connue.

Tout d'abord, à la fin du règne de l'Empereur Dioclétien, en l'an 303, une grande persécution éclate, et notre région est touchée. Saint Baudille sous-diacre à Nîmes, Gênes, en Arles, notaire, non baptisé, qui par honnêteté humaine refuse d'enregistrer le décret de persécution, et Victor à Marseille.

Très probablement, Victor était évêque de l'Église de Marseille. Il n'y a pas à s'étonner qu'il ait été particulièrement visé car l'historien Eusèbe de Césarée décrit ainsi le début de la persécution en l'an 303 : On détruit les Églises jusqu'à leur fondation, on jette les Écritures au feu, on proclame déchu ceux qui sont revêtus de quelques fonctions, et peu après on ordonne de livrer partout aux fers les chefs d'Église, puis de les forcer à sacrifier. Les évêques sont les premiers visés.

Pour Victor, on a probablement conservé un récit de visite quand il était en prison. C'est le fondement d'un récit ultérieur de sa passion, dont le texte a été publié récemment. On y rapporte que Victor avait été menacé d'être traîné à la suite du Juge dans sa tournée, pour que son procès soit refait plusieurs fois avant qu'il soit exécuté.

On avait quelques souvenirs de Victor. Aussi est-il devenu le patron principal du sanctuaire où il était enterré. Ce sanctuaire est maintenant Paroisse. Et Victor y est vénéré en un lieu où la piété médiévale a vénéré aussi la Sainte Vierge Marie parce qu' elle a prié pour que les martyrs soient fidèles à leur foi et la confessent devant leur juge, d' où son titre de Notre-Dame de Confession.

En l' an 314, dès la conclusion de la paix, l' Empereur Constantin convoque un concile en Arles. L' évêque de Marseille, Oresius, y participe, accompagné du lecteur Nazareus. Nous ne savons rien de plus de cet évêque. Mais, avec la paix, il est très probable que notre Église commence à s' ristaller.

A une période que l' Archéologie n' a pas encore permis de déterminer, autour des quatre tombes, on aménage maintenant un système de couloirs permettant d' en faire le tour. En effet, comme dans tout l' Empire romain, les pèlerins commencent à visiter les sépultures des martyrs. On visite principalement Rome ou Jérusalem, mais en chemin vers ces grands lieux, on vénère les martyrs locaux.

Au quatrième siècle, une crise tourmente l' Église pendant plusieurs décennies. Un curé d' Alexandrie, Arius, doute de l' égalité entre Jésus et son Père. La doctrine est plus facile à concevoir que l' enseignement officiel de l' église. Cela explique probablement pourquoi nous n' avons plus d' informations sur Marseille et son Église avant la fin du siècle.

Vers l' année 380, la communauté chrétienne de Marseille se donne un nouvel évêque, jeune, qui mènera la vie du Diocèse pendant cinquante ans. Il s' appelle Proculus. En tant qu' évêque de Marseille, il représente l' épiscopat des Gaules, avec deux collègues, à un concile d' Aquilée en 381. Cela laisse penser qu' il bénéficie, dès son élection, de la considération de ses collègues. En l' an 398, il participe à un concile à Turin, où les évêques d' Arles et de Vienne se disputent la qualité de primat. Notre marseillais revendique aussi un titre primatial. Le bon sens est invoqué pour que notre Proculus soit respecté, et qu' on rende hommage à sa personne.

L' essentiel de son action aura lieu au Vème siècle, c' est pourquoi j' arrête là sa présentation. Son ministère d' évêque de Marseille durera jusqu' en l' an 431.



*Le Christ en gloire. Sarcophage des Compagnes de Sainte Ursule.
Crypte de St-Victor*

2 - LE VÈME SIECLE : AFFIRMATION ET RAYONNEMENT DE L' ÉGLISE DE MARSEILLE

Du Vème siècle, on ne retient, le plus souvent, que les bouleversements politiques : la fin de l' Empire romain, l' avènement des barbares. Pour Marseille cependant, c' est un siècle de prospérité continuée et, pour son Église, un temps d' affirmation, d' intense rayonnement spirituel aussi : les périodes de crise ne sont pas moins fécondes que d' autres.

- Un paysage chrétien pour la ville.



L' Église s' affirme. Le meilleur témoignage en est fourni par les transformations du paysage urbain, au sein duquel les monuments chrétiens ont désormais leur place - toute leur place. C' est sur un point haut, en lisière du rempart, qu' a été installée la cathédrale, qui était ainsi bien visible, aussi bien de la mer que pour qui arrivait par la terre. Il n' en subsiste que quelques éléments de pavement en mosaïque conservés sous l' ancienne Major, tandis que l' on connaît mieux son baptistère, dont les restes ont été identifiés au siècle dernier lors de la construction de la nouvelle Major. Selon l' usage antique, il s' agissait d' un monument indépendant, au décor précieux, et d' une ampleur singulière : avec une surface de plus de 600 m², il était en effet plus important que le baptistère de Milan, alors pourtant capitale impériale. Nul doute qu' il formait, avec la cathédrale, un ensemble particulièrement imposant. Sur la rive sud du Lacydon, dressé comme un autre signal sur un replat calcaire désert, s' élevait d' autre part le curieux monument qui a été enchâssé au Moyen-Age dans les cryptes de l' abbaye de Saint-Victor, pour devenir Notre-Dame de Confession ; située à proximité immédiate de la tombe de Saint-Victor, c' était certainement, comme on l' a déjà dit, une fondation funéraire, sans doute liée au souvenir d' autres martyrs. Et, sur l' une et l' autre rive, avaient également pris place, peut-être dès 415-420, les premiers établissements monastiques créés par Cassien, si du moins ceux-ci ont bien été dès l' origine à l' emplacement qui sera le leur au moyen-âge : place de Lenche à Saint-Sauveur pour les femmes, à Saint-Victor pour les hommes. Sans parler d' autres foyers de vie chrétienne. Ainsi pour cette basilique Saint-Etienne, mentionnée par Grégoire de Tours au siècle suivant, et que l' on imagine généralement vers l' actuelle Notre-Dame du Mont. Ou encore pour d' autres communautés religieuses que nous font connaître des inscriptions funéraires, celle d' Eusébie par exemple, dont l' histoire est aussi mal connue, en dépit de développements légendaires ultérieurs, que l' emplacement du monastère de Saint-Cyr, dont elle fut quarante ans l' abbesse.

- Une église missionnaire.

L' importance de ces diverses fondations tient à la réussite de la première mission chrétienne, dont on a d' ailleurs, pour la période, d' autres signes encore. Ainsi par l' émergence, sur le territoire environnant, de communautés chrétiennes suffisamment importantes pour que l' on ait voulu, dès les années 400, leur donner un desservant propre, ce qui montre bien que le christianisme n' était plus, dès lors, cantonné presque exclusivement dans les villes : Citharista (Ceyreste ou La Ciotat) et Gargarius (Saint-Jean-De Garguier) nous sont ainsi connues au détour d' une querelle ecclésiastique, mais il en était sûrement d' autres. Et hors des limites du diocèse, l' Église de Marseille prenait également toute sa part à l' élan missionnaire de son temps : son évêque Proculus fut ainsi l' origine de la création, dans la région, d' évêchés nouveaux, dont beaucoup, précisément, n' apparaissent dans nos sources qu' à la fin du IVème siècle ou au début du siècle suivant. A cause de cela, il entra d' ailleurs en conflit avec son collègue d' Aix qui entendait jouer pleinement dans sa province ecclésiastique son rôle de métropolitain - ou archevêque : le différend est significatif d' un temps où, passées les improvisations des origines, l' Église, désormais bien installée, a entendu se doter de règles précises.

- Le temps des Pères de l' église Marseillaise : Cassien, Salvien, Gennade.

Mais le Vème siècle est aussi celui d' un intense rayonnement spirituel. En témoigne assez, par exemple, l' œuvre de Cassien, qui ne s' est pas contenté de fonder les deux monastères déjà cités ; il a également écrit dans notre ville ses Institutions cénobitiques et ses Conférences, qui avaient pour but de présenter aux Occidentaux les usages monastiques qu' il avait appris en Orient, en Égypte en particulier. Il répondait ainsi à une demande de moines, qui étaient nombreux dans la région, notamment dans l' Ile de Lérins, en face de Cannes, et dans les autres îles du littoral provençal. Mais il voulait également éclairer par là tout un public curieux de connaître les chemins nouveaux frayés par les ascètes, ces athlètes de Dieu pour lesquels les contemporains éprouvaient une véritable fascination. De là, un succès à la fois éclatant et durable, qui a fait de Cassien l' un des maîtres de la spiritualité occidentale : saint Benoît, dès le siècle suivant, a laissé à ses disciples le commandement, encore observé de nos jours, de lire et méditer son oeuvre, et au XIIIème siècle encore, saint Dominique disait aux siens que c' est de Cassien qu' il tenait tout ce qu' il savait de la vie et de la prière.

Sur l' instant, cependant, ces textes ont déchaîné les critiques d' un disciple d' Augustin, Prosper d' Aquitaine, qui jugeait qu' à trop exalter ainsi l' effort de l' homme dans sa recherche de Dieu, on faisait trop peu de place à l' initiative et à la grâce divines : cette querelle théologique, dans laquelle Marseille, et, au-delà, la Provence, ont tenu le premier rang, ne fut tranchée qu' en 529, au concile d' Orange présidé par l' évêque d' Arles, Césaire. Mais ce débat ne nuit en rien à la ville, qui avait notamment à ses monastères d' avoir conservé, à la fin de l' antiquité, ce pouvoir d' attraction que lui ont toujours reconnu les Anciens. Les meilleurs ecclésiastiques du temps venaient s' y former, et c' est bien également parce qu' il savait pouvoir y retrouver de saints amis qui lui étaient chers que Paulin de Pella choisit, vers le milieu du siècle, de s' établir définitivement à Marseille, où il entreprit aussitôt la rédaction de son grand Poème d' action de grâces, qui est une relecture chrétienne de la longue vie d' errance.

On ne quittera guère les milieux monastiques avec Salvien, un homme originaire du Nord, qui était passé par Lérins avant d' être ordonné prêtre à Marseille, où il a écrit toute son oeuvre, et notamment ce Gouvernement de Dieu, dans lequel il affronte, dans toute son ampleur, un autre problème majeur du temps, qui mobilisait l' opinion très au-delà des seuls milieux ecclésiastiques : celui de l' avènement des barbares, que les notables étaient enclins à considérer comme une catastrophe, et que Salvien interprète à la fois comme une juste punition pour une société corrompue, un appel à la conversion et une chance, aussi, pour la mission. A une génération de distance, l' ouvrage est un peu comme une réactualisation de la monumentale Cité de Dieu, que saint Augustin avait écrite sous le coup de la prise de Rome par les Wisigoths d' Alaric en 410 : mais on pouvait également fonder une politique sur ce livre de moraliste : l' accueil finalement assez favorable fait aux barbares est dû certainement pour une part à l' influence d' hommes comme Salvien.

Il faut encore citer au moins un autre prêtre de Marseille, Gennade qui nous a notamment laissé, avec ses Hommes Illustres, la biographie des auteurs chrétiens de son temps, parmi lesquels quelques autres Marseillais, dont les ouvrages ne nous sont pas parvenus et dont le souvenir, sans lui, serait totalement perdu. Ainsi pour Musaeus, qui écrivit, à la demande de son évêque, des textes pour la liturgie de la messe, ou encore Marius Victorinus, un professeur de rhétorique, auteur d' un poème en quatre livres sur la Genèse, voire, peut-être, ce Leporius, dont Cassien avait critiqué l' argumentation théologique de son traité sur l' Incarnation, et qui fut condamné par l' évêque Proculus, avant de finir sa vie en parfaite orthodoxie auprès de saint Augustin à Hippone (aujourd' hui Annaba, en Algérie). On le voit, le Vème siècle a été marqué par une floraison d' œuvres littéraires, qui est sans équivalent pour Marseille à aucun autre moment de son histoire, et parmi leurs auteurs, la plupart et - non les moindres -, Cassien, Salvien, Prosper, Paulin, étaient des étrangers à la ville : traditionnelle terre d' immigration, Marseille a toujours su être source d' inspiration pour ceux qu' elle a accueillis.

- La foi des fidèles

Le plus remarquable, cependant, est que la spiritualité de ces premiers temps chrétiens n' était pas le seul fait d' intellectuels de premier plan ; on la retrouve aussi, sur un mode mineur, et chez des Marseillais de souche, par le témoignage des inscriptions qui proviennent des divers

cimetières du temps, dont le plus important s' étendait des alentours de Saint-Victor au débouché des rues Sainte et Paradis, deux noms qui conservent jusqu'à nos jours, dans le paysage marseillais, le souvenir de cette primitive nécropole. Ainsi chez cette fidèle anonyme qui croyait assez en la communion des saints pour appeler sur elle la prière de son mari défunt, ou chez telle autre, dont la plaque funéraire reprend les paroles mêmes du Christ en croix, ' entre tes mains Seigneur, je remets mon esprit"à, voire pour la "noble Eugenia", dont le couvercle de sarcophage est conservé à Saint-Victor, et qui avait, nous dit son épitaphe en vers, "tellement faim du Paradis", qu' elle avait consacré sa vie à nourrir les affamés, acheter les captifs et rendre les exilés à leurs terres -, bref, à hâter sa façon avec prudence et générosité l' avènement des temps messianiques, en pratiquant une véritable "imitation de Jésus-Christ" avant la lettre. Ce ne sont que quelques textes, retrouvés au hasard des fouilles, mais ils constituent autant de témoignages émouvants de foi et de vie spirituelles les plus quotidiens, en ce VIème siècle qui a marqué, à Marseille, comme tout l' Occident, l' aube de la chrétienté.

3 - MARSEILLE AU VIème SIECLE : SAINT THEODORE

Étudier la vie à Marseille au VIème siècle est relativement plus facile qu'aux siècles ultérieurs, grâce à l'Histoire des Francs rédigée par l'évêque Grégoire de Tours. Mais, nous allons le voir, c'était aussi une période rude.

Les Francs ne connaissaient pas la "Loi Salique", en honneur chez les rois de France ultérieurs. Lorsqu'un roi mourait, tous ses fils étaient rois, héritiers du Père, et se disputaient entre eux. Les sujets pensaient comme leurs princes. Grégoire lui-même nous rapporte l'histoire de son temps avec une relative partialité. Ceux qu'il complimente sont sans doute des saints. Mais ceux des "clans adverses" qu'il charge, ne méritent peut-être pas que nous prenions à notre compte sa sévérité envers eux.

Saint Théodore a été évêque de Marseille pendant au moins vingt ans, de l'an 575 à l'an 595. Les événements qu'il a vécus indiquent le genre de la vie que menèrent les autres évêques de Marseille, avant et après lui.

De son temps, le port de Marseille a un trafic assez important pour que deux rois en partagent l'usage : Gontran, roi en Auvergne et son neveu Childebert II, parisien. La ville est partagée en deux. La ville haute à Childebert, la ville basse à Gontran. L'évêque a sa résidence dans la ville haute, le gouverneur civil, "Dinamius", dans la ville basse. Pour Grégoire, c'est Théodore l'homme respectable, et il dénigre Dinamius.

L'affaire des rapports avec l'Orient

A Constantinople règne alors Maurice, successeur de Justinien, qui veut reconquérir l'Occident et reconstituer l'Empire Romain. L'Empire Romain d'Occident ne s'est effondré que depuis cent ans. Le roi Childebert est favorable à l'idée de devenir vassal d'un grand empereur. Gontran et les siens au contraire ne voient là qu'une ingérence étrangère regrettable.

Un jour, débarque à Marseille Gondovald, qui se dit fils du roi Clotaire. Il arrive de Constantinople. L'évêque de Marseille Théodore lui procure des chevaux et lui permet de faire jonction avec le duc Mummole qui est un militaire au service de Childebert. Alors Gontran fait enfermer Théodore en prison. Il lui reproche d'avoir introduit cet étranger dans les Gaules, et voulut soumettre le royaume des Francs à la domination impériale. Théodore est conduit auprès de lui avec l'évêque Epiphane qui, fuyant la Lombardie, demeurait à Marseille, parce que lui aussi aurait trempé dans cette affaire. Ils sont questionnés par le roi. Théodore exhibe une lettre provenant des grands de la cour de Childebert, et déclare : "Je n'ai rien fait par moi-même que ce qui nous a été commandé par nos maîtres et Seigneurs." Gontran ne trouve aucun grief contre eux. Toutefois, il ordonne qu'ils restent en prison. L'évêque Epiphane y meurt parce qu'il avait subi de nombreux supplices. Théodore est emmené malgré lui à un synode à Mâcon, (en l'an 585) chargé de le condamner à l'exil pour avoir trempé dans l'affaire de Mummole. Mais le synode ne le condamne pas et il rentre à Marseille où la population le reçoit avec chaleur.

Les deux rois veulent toute la ville

Trois ans plus tard. Les rois Gontran et Childebert manoeuvrent pour s'éliminer l'un l'autre. Chacun entend rester seul maître de Marseille. En l'an 588, Dinamius, gouverneur de Provence commence à maltraiter violemment l'évêque Théodore. Ce dernier décide de recourir pour sa défense auprès de son souverain Childebert. Dinamius reçoit l'ordre de Gontran d'arrêter l'évêque, ainsi qu'un ancien gouverneur de Provence. Le roi est alors maître de tout Marseille. Pendant l'arrestation de l'évêque, les clercs occupent les maisons de l'Église, inventorient les vases sacrés, ouvrent les coffres, pillent les magasins et tous les biens de l'Église, comme si l'évêque était déjà mort.

Mais les accusations contre Théodore sont reconnues fausses et il est relâché. A son retour, Théodore trouve son Église délabrée.

Puis le roi Childebert envoie alors à Marseille le duc Gondulfe, avec mission de faire rendre la ville haute de Marseille. L'évêque Théodore vient à sa rencontre. Pendant ce temps, Dinamius, avec l'accord des clercs, ferme les portes de la ville.

Alors l'envoyé de Childebert, Gondulfe, s'installe à la basilique Saint-Etienne qui était hors de la ville. Il y invite Dinamius pour un entretien. Ce dernier s'y rend, mais derrière lui, les portiers empêchent sa garde d'entrer avec lui. Il ne s'en aperçoit pas. Quand il comprend la situation, il demande pardon. Dehors, sa garde est dispersée, puis le duc rassemble les principaux habitants et Théodore peut entrer dans la cité; On ouvre les portes de la ville et Gondulfe soumet la cité à l'autorité du roi Childebert, il rétablit l'évêque sur son siège, puis rentre auprès du Roi.

Dinamius avertit alors le roi Gontran qu'il est en train de perdre, par la faute de l'évêque, la part de la cité qui lui revient. Le roi ordonne l'arrestation de Théodore. On saisit l'occasion de le faire quant l'évêque sort de la cité pour se rendre à la dédicace de l'oratoire d'un faubourg rural. Des hommes jettent Théodore bas de son cheval, mettent en fuite son escorte, et le hissent sur une haridelle sans permettre à personne de l'accompagner.

De nouveau, les maisons de l'Église de Marseille sont ouvertes et dépouillées. Mais devant Gontran, Théodore est reconnu non coupable et il est autorisé à rentrer dans sa cité. Il est accueilli par les habitants avec enthousiasme. Le roi Gontran lui-même voyait en Théodore un homme de prière, d'une sainteté accomplie.

Problèmes de pastorale

En juin 591, une lettre de Grégoire le Grand, Pape, confie à Théodore la charge de réparer la faute de collaborateurs qui ont baptisé des juifs par force. Le Pape l'invite personnellement à s'adresser aux juifs par des prédications répétées où se manifeste la douceur de celui qui les enseigne.

La même année, un "faux Christ", venu du Berry, trouve des adeptes à Marseille. Cette aventure fait partie des épreuves supportées par Théodore. Ce "faux Christ", tenu pour dément par Grégoire, avait sans doute pris pour modèle saint Jean-Baptiste, comme le décrivent les Évangiles. Il était vêtu de peaux et il priait "comme un religieux", c'est à dire un moine et très probablement un pauvre. Ses partisans l'imitaient. On disait qu'ils priaient en dansant et sautant, le corps nu.

Les foules qui le rencontraient lui reconnaissaient un don de divination. Les gens affluaient vers lui en lui présentant des malades auxquels il rendait la santé en les touchant. On lui faisait d'abondantes offrandes qu'il distribuait aux pauvres. Il vivait avec une femme qu'il appelait sa soeur, dont le nom était Marie. Il en vint à déclarer qu'il était le Christ. Un jour où il affrontait l'évêque du Puy, les hommes de l'évêque le tuèrent. Quant à Marie, elle fut livrée à la torture, et on lui fit reconnaître que l'homme usait de sortilèges. Son cas n'était pas unique dans les Gaules, à la fin du VIème siècle.

Encore une misère, durant l'épiscopat de Théodore. Un navire venant d'Espagne aborde Marseille en apportant le germe de la peste. L'épidémie ne s'étend pas immédiatement à travers toutes les demeures. Mais après un certain temps, elle se réveille comme une flamme au milieu de la moisson et

embrase toute la ville. L'évêque se rend sur les lieux, s'installe dans la basilique de Saint-Victor avec quelques personnes qui restent avec lui, et là, pendant tout le carnage que subit la ville, il vaque à la prière et aux veillées pieuses. Il supplie la miséricorde du Seigneur de faire cesser enfin la mortalité. Le fléau cessa pendant deux mois, la population rentra dans la ville, puis la maladie reprit et ceux qui étaient rentrés décédèrent.

La fin de la vie de Théodore ne nous est pas connue.

Les paroissiens de l'Église actuelle de Saint-Théodore, près de la rue d'Aix, et leur prêtre, peuvent être fiers d'avoir un patron qui a forgé sa fidélité à Jésus-Christ à travers tant d'épreuves.

4 - AU VIIIÈME SIECLE : SAINT MAURONT ET CHARLEMAGNE

Si l'époque où vivait Théodore était troublée, celle où Mauront assumait la charge d'évêque de Marseille l'était bien plus encore.

Nous sommes maintenant deux cents ans après Théodore, vers l'an 780. Nous avons des informations sur Mauront par un compte-rendu administratif envoyé à Charlemagne en l'an 779 par un grand commis, le premier, à notre connaissance, des "missi dominici", puis par le compte-rendu d'un procès qui s'est tenu à Digne en l'an 780.

Mais remontons un peu plus haut dans l'histoire. Vers l'année 714, un abbé marseillais du nom de Magne, avait reçu en donation trois propriétés, aux pays de Digne (domaine de "la Calade"), de Riez et d'Aix en Provence. Il dépose les titres de propriété dans une "Arche", c'est à dire une boîte précieuse. Les donateurs sont deux époux : Nemfide, et Adaltrude. A l'occasion de la révolte de la Provence contre Pépin d'Herstal, ancêtre de Charlemagne, le chef de Provence, Anténor, veut faire brûler les chartes et détourner les biens à son profit. La donatrice, Adaltrude, maintenant veuve, use d'un subterfuge pour que les documents ne soient pas brûlés, elle les enlève de l'Arche et les cache dans sa manche ; puis Metrano, ancien préfet, peut faire rentrer les marseillais en possession des propriétés.

Vingt deux ans plus tard, en 736, le même chef de la Provence, Anténor, décide de se révolter contre Charles Martel. A cette occasion, il détourne de nouveau les biens de Saint-Victor. Mais sur mandat de Charles Martel lui-même, un ancien préfet fait encore entrer les marseillais en possession des domaines.

Enfin en l'an 750, un nouveau responsable de Provence, Ardingus, détourne les biens au profit d'un de ses collaborateurs du nom d'Adishimberg. Celui-ci va en jouir pacifiquement pendant trente ans.

Mais en 779, l'évêque de Marseille Mauront fait le voyage d'Herstal, en Belgique actuelle, où réside la cour impériale. Il montre à Charlemagne les documents écrits sauvés jadis par Adaltrude. L'Empereur prend la demande en considération, et il envoie Vernier, sur place, pour enquêter. Il lui adjoint Arimode. A l'époque de Mauront, la cour impériale est itinérante. Elle n'est restée à Herstal qu'environ deux ans.

Vernier rend compte à Charlemagne, puis les deux envoyés réunissent sur place, à Digne, une cour de justice avec des juges locaux, et des témoins, en présence de Mauront. Tous attestent que Saint-Victor était propriétaire des biens mentionnés dans la charte depuis Memphide. Un intervenant signale que son maître est propriétaire du domaine, de façon pacifique, depuis trente ans. Mais l'autorité des documents écrits paraît indiscutable aux envoyés de Charlemagne et aux juges, et ils statuent que le domaine de la Calade doit être restitué à Saint-Victor.

Les comptes-rendus des procès de Riez et d'Aix en Provence ne nous sont pas parvenus. Toutefois nous avons des attestations que les propriétés d'Aix et de Riez sont encore à la disposition de l'Abbaye à des périodes ultérieures.

Très curieusement, nous ne connaissons donc saint Mauront que par ses déplacements, c'est à dire son dynamisme, pour faire rentrer ses moines en possession de leurs biens. On remarquera aussi qu'il lui fallait être bien en cour ou bon diplomate pour être reçu, à Herstal, par Charlemagne lui-même.

Les prêtres et les paroissiens de Saint-Mauront reconnaîtront dans leur saint patron un homme d'action et soucieux de la vie de prière dans son diocèse, puisque ce sont les biens de son abbaye dont il prend tellement le souci. Or les moines de cette époque avaient la charge d'accueillir la population et de la former à la prière.



5 - AUTOUR DE L'AN MILLE : ISARN UN HOMME DE PAIX



Quand approchent des échéances de l'histoire - par exemple un millénaire - il est normal qu'ici ou là se manifestent des peurs. Mais à l'approche de l'An Mil, ce ne fut pas tant l'épouvante qui mobilisa les chrétiens de ce temps, que la préparation du Millénaire de la Rédemption. L'année 1032 devait en effet marquer pour eux le millénaire de la réalisation historique de notre salut, anniversaire de la mort et de la Résurrection du Christ Jésus. D'où le témoignage de Raoul Glaber, qui nous montre l'Europe se revêtant alors, pour célébrer un tel événement, d'un blanc manteau d'églises.

A Marseille, il en fut bien ainsi, car, à la tête de la jeune communauté bénédictine de Saint-Victor, en ces années du lendemain de l'an Mil, se trouvait placé un abbé à la très grande allure, saint Isarn. C'est lui, en charge dès l'année 1020, qui entreprit de donner à son monastère une nouvelle ampleur monumentale en édifiant une église abbatiale. Il commença par bâtir une tour qui, en l'année 1032, devait être en suffisante élévation pour manifester fièrement les grandeurs de notre Rédemption. L'église abbatiale proprement dite connut le privilège de sa consécration le 15 octobre 1040. Cette tour d'Isarn, toujours sous nos yeux, ainsi que l'admirable plaque tombale qui, dans la crypte, nous garde sa mémoire, sont les symboles vivants d'un rayonnement qui, aux lendemains de l'An Mil, fut assuré par le mouvement monastique. Un peu partout, en France, sur le patron fourni par les antiques fondations de Lérins et de Saint-Victor, se créèrent en effet des centres de prière et de travail, de culture aussi, qui, adoptant la Règle de Saint-Benoît, léguèrent à l'ensemble du pays un modèle d'existence chrétienne vécue selon l'Évangile. La société toute entière bénéficiant des retombées d'un tel idéal. C'est, en premier, au plan des fameuses institutions de Paix, que devait se marquer l'action de ces moines décidés, partout où ils les pourraient, à instaurer la Trêve de Dieu. Isarn compta au premier rang de ces combattants de la Paix. Dans sa vie, on le voit, allant, cavalier infatigable, d'un bout à l'autre de la Provence, pour défendre contre les exactions des Seigneurs de la guerre les petits et les pauvres : "Qui les touche, avait-il coutume de dire, touche à la pupille de mon oeil", fidèle en cela à la devise de son ordre PAX !

Une autre figure, typique de ces hommes qui eurent pour unique ambition de déclarer la Paix au monde, est celle de l'Évêque Pons (évêque de Marseille de 980 à 1008). A cette date (1008), désireux de venir vivre au monastère de Saint-Victor une existence de simplicité évangélique, lui, fils du vicomte de Marseille, renonça à la dignité épiscopale pour revêtir l'habit monastique, entendant en cela, comme il le note lui-même, se conformer aux versets de l'Évangile, qui demeurent à la source de

toute vocation, à savoir les paroles que Jésus nous adresse : “Si tu veux être parfait ...”, “Celui qui veut venir après moi ...”, “Toi, suis-moi !” ... semblable en cela, disait-il, à ces hommes qui attendent leur Seigneur, afin que le Christ se présentant, ils soient jugés dignes d’être introduits, à sa suite, dans le Royaume.

L’évêque Pons, l’abbé Isarn, la jeune Poncia, placée en 1005 à la tête du monastère de femmes Saint-Sauveur, sis au coeur de la vieille ville. Poncia, “à la parfaite beauté, célèbre par son intelligence, noble de naissance, en tout point remarquable”, porte la pagelle de sa consécration abbatiale ... Tout autant de figures qui offrent de l’église de Marseille, au lendemain de l’An Mil, un visage d’une particulière séduction.

6 - EN 1300, DES FEMMES ET DES HOMMES DE VIE APOSTOLIQUE

A l’occasion des festivités de la première Année sainte, en l’an 1300, toutes les nations accourent à Rome. Dante, témoin de l’événement, crut voir revivre la Mère auguste du genre humain, destinée à “surpasser le reste des choses mortelles”, ainsi qu’il l’écrit lui-même dans la Divine Comédie (Paradis, XXXI, 36).

A Marseille, dans le même temps, une béguine composait le texte d’une biographie, celle de la fondatrice de son “béguinage.” Intitulé “Vie de la Bienheureuse Mère”, cet ouvrage écrit en langue provençale, telle qu’elle était parlée à Marseille au XIIIème siècle, a été salué par les plus grands, entre autres Ernest Renan, comme un pur chef d’oeuvre. Chef d’oeuvre qui brosse le portrait de sainte Douceline. Cette dernière, soeur du célèbre franciscain, Hugues, vénéré par le roi Saint Louis, à la suggestion de son frère, inaugura en 1250 un type de vie pour femmes désireuses de se consacrer au Seigneur, totalement inédit.

On relèvera chez elle une permanente défiance à l’égard de tout élément institutionnel. “ Restez unies, disait-elle à ses filles, dans l’amour du Seigneur, car vous êtes ici rassemblées dans l’amour du Christ et le Christ vous a liées en sa Charité. Tous les autres saints ordres ont un lien très fort, leur Règle ; mais vous autres, le seul lien qui vous lie c’est la Charité. Cette pauvre cordelette vous tient unies dans le Christ.”



Allusion transparente à la “cordelette” de saint François dont Douceline, à la suite de son frère Hugues, est une disciple. Mais disciples appartenant à ce courant franciscain que le petit peuple de Marseille désigne au XIIIème siècle du nom de MENUDETS. La spiritualité des tenants de cette tendance est résolument tournée vers l’annonce des derniers temps. Là encore, le fait de franchir le cap de l’année 1300 pousse ces hommes et ces femmes dans le sens d’un certain radicalisme : leur slogan préféré est quoniam tribulationes appropinquant - parce que les tribulations approchent !

Religion populaire s’il en fût : on le vit bien lors de la mort de la bienheureuse mère survenue le 1er septembre 1274. Le peuple marseillais, unanime, lui rendant à cette occasion un hommage triomphal.

C’est que l’Église de Marseille cueillait là le fruit d’un effort continué tout au long du siècle : effort de tendance vers la perfection évangélique, conduit sous le signe du concept nouveau de VIE APOSTOLIQUE, tels que les fils et les filles de saint François et saint Dominique, toujours présents aujourd’hui au sein de la cité, surent en fournir alors le modèle. La multiplication de ces maisons vouées à la vie apostolique, ouvertes de 1200 à 1300 dans l’enceinte de la ville et sur le terroir marseillais, atteste que ce mouvement fut particulièrement bien reçu sur nos rivages, qu’il y fut

parfaitement compris, soutenu et suivi par une population désireuse de vivre sa foi chrétienne dans un contexte nouveau, délivré des pesanteurs féodales, offrant à chacun ses chances de liberté au sein d'un idéal de fraternité évangélique, porteur certes d'une part d'utopie, mais ô combien fécond.

7 - AU XIV^{ème} SIECLE : URBAIN V “L'ABBE MARSEILLAIS” DEVENU PAPE.



Moine par vocation, Guillaume GRIMOARD, né en 1310 dans les Cévennes, appartenant à la congrégation bénédictine de Saint-Victor de Marseille, au terme d'une brillante carrière de professeur de Droit à l'université de Montpellier, fut élu abbé de Saint-Victor et, tôt après, élevé au souverain pontificat. Devenu pape, sous le nom d'Urban V - qui jouit du titre de Bienheureux - il n'eut de cesse que de ramener à Rome la papauté qui était en résidence à Avignon depuis 1305.

Durant son pontificat (huit années : 1362-1370), Urban V - qui jouit du titre de Bienheureux - eut pour principale préoccupation de faire régner la paix entre les nations chrétiennes.

Les difficultés créées aux petites gens par les grandes compagnies, avec à leur tête Du Guesclin, qu'il devait un jour excommunier, furent une source pour lui de véritable souffrance.

De même, le conflit entre France et Angleterre lui causa d'infinis tourments, et ce jusqu'à sa fin survenue en Avignon, le jeudi 19 décembre 1370.

Lorsqu'il fut installé à Rome, Urban V, artisan d'unité, oeuvra au rapprochement des latins avec le monde grec, ayant noué des liens d'étroite amitié avec l'empereur de Constantinople, Jean V Paléologue, c'est un pacte d'union entre l'Église latine et l'Église d'Orient qu'il eût le bonheur de bénir, au Vatican, le 21 octobre 1369.

La ville de Marseille, quant à elle, se remémore les riches heures qu'elle vécut en octobre 1367, lors de la visite que lui rendit le pontife, venu bénir l'achèvement des travaux de restauration qui finirent de donner à l'antique abbatale l'aspect qu'elle a gardé jusqu'à aujourd'hui.

Le poète Pétrarque, ami d'Urban V, a dit de lui : “O grand homme, sans pareil dans notre temps et dont les pareils, en tout temps, sont trop rares”, rendant ainsi hommage à “l'abbé marseillais”, pour reprendre l'expression qu'Urban V aimait lui-même à s'appliquer.

Cet homme simple, au visage toujours souriant, fut sans nul doute suscité par l'Esprit pour maintenir, en un siècle impitoyable et dur, l'Europe chrétienne en état de noblesse et de paix.

8 - AU XVI^{ème} SIECLE, UNE “VILLE TRES CATHOLIQUE”

Avec l'union de la Provence à la France, Marseille devient le premier port méditerranéen d'un puissant royaume dont l'économie se rétablit au sortir de la guerre de Cent ans. Elle est désormais par le nombre de ses habitants la plus grande ville du Sud-est et figure aussi parmi les principales villes françaises du XVI^{ème} siècle, sans doute au sixième rang : la population agglomérée serait vers 1520 de 14-15 000 habitants, d'environ 26 000 vers 1544, de 30 000 vers 1554.

L'échec de l'implantation de la Réforme

Marseille est aussi au XVI^{ème} siècle avec Avignon (qui est sous domination pontificale) la principale ville de la France du Sud où la réforme protestante n'a guère rencontré de succès. Le calvinisme n'y aurait compté vers 1560 que 7 à 800 adeptes, soit un groupe peu nombreux, exclu du conseil municipal et parfois victime de quelques flambées de violence. Les consuls (premiers magistrats de la cité) se sont d'ailleurs opposés pendant les guerres de religion aux mesures générales de pacification ; ils refuseront ensuite d'appliquer l'édit de Nantes (1598), qui établissait un régime de tolérance à l'égard des réformés sous prétexte qu'il ne mentionnait pas explicitement Marseille.

Le culte des intercesseurs célestes

Un tel échec de la Réforme n'est point facile à expliquer. Aucune personnalité religieuse de premier plan ne se dégage dans les deux confessions. Le clergé paraît avoir été de qualité inégale, ici comme qu'ailleurs - trois prêtres seront ainsi assassinés au cours du siècle par un de leurs confrères - et sans doute ne répondait-il que partiellement aux attentes et aux angoisses des fidèles.

Deux traits doivent néanmoins être sans doute retenus. L'importance d'abord qu'ont pu avoir chez les Marseillais des aspects du catholicisme que le protestantisme contestait radicalement et s'efforçait d'éradiquer. Il s'agit avant tout de la foi en l'intercession de la Vierge et des saints (l'aide qu'ils étaient susceptibles d'obtenir auprès de Dieu pour les vivants mais aussi les morts en purgatoire), même si la religiosité parfois exubérante des marseillais s'accommode de croyances et de pratiques peu orthodoxes, sinon superstitieuses. Le culte marial est fort présent dans les églises paroissiales, (les deux principales, la cathédrale et l'église des Accoules sont sous le patronage de la Vierge), les deux sanctuaires de hauteur de la ville (Notre-Dame du Mont, proche et facile d'accès, où l'on vénère Notre-Dame de la mer, et Notre-Dame de la Garde, qui surplombe la ville mais est désormais intégrée à un fort) et aussi, à la limite du diocèse d'Aix, Notre-Dame des Anges de Mimet. L'on doit ajouter les dévotions mariales propagées par les ordres mendiants : la Vierge du Rosaire des Dominicains, Notre-Dame du scapulaire des Carmes, Notre-Dame du Remède des Trinitaires. Le culte des saints est aussi très en faveur : l'on croit alors couramment que le christianisme aurait été implanté dans la ville par Lazare le ressuscité et Marie-Madeleine. Leurs reliques, ainsi que celles de Saint-Victor et des saints victorins sont visitées par des pèlerins, transportées en procession à travers la cité à plusieurs reprises chaque année.

Les confréries, mouvement de laïcs



De plus, les confréries sont nombreuses dans la ville, alors que la Réforme les proscriit. Certaines sont étroitement liées à un ordre religieux, telle la confrérie du Rosaire dans l'église du couvent des Dominicains (aujourd'hui Saint-Cannat-Les Prêcheurs) ; d'autres se soucient activement du maintien matériel et spirituel d'un sanctuaire ; ainsi la confrérie de Notre-Dame de Confession, dans les cryptes de Saint-Victor, ou celle de Notre-Dame de la Garde. Nombre de confréries rassemblent aussi les membres d'un même métier, elles entretiennent l'autel ou la chapelle de leur saint patron dans une église paroissiale ou conventuelle. L'on voit encore la chapelle de la confrérie des notaires dans l'église Saint-Cannat-Les Prêcheurs où elle a été reconstituée au début du XIX^{ème} siècle après la démolition de l'église des Accoules qui l'abritait depuis le Moyen-Âge.

La grande innovation en matière de confréries est l'apparition et la rapide diffusion des compagnies de pénitents. Cette formule associative est d'origine italienne, elle dérive des mouvements de flagellants de la fin du Moyen Âge ; elle s'implante à Marseille en 1499 avec les Pénitents blancs de Sainte-Catherine dont la chapelle, reconstruite au XVII^{ème} siècle, est toujours visible à côté de l'église Saint-Laurent. Neuf chapelles de pénitents seront fondées au XVI^{ème} siècle et quatre encore aux XVII^{ème} et XVIII^{ème}

siècles. D'autres se créent dans le terroir, et dans les autres villes du diocèse, ainsi à Aubagne ou La Ciotat, où leurs chapelles monumentales, réédifiées aux siècles suivants, existent encore. Ces associations masculines sont créées et dirigées par une élite sociale et pieuse de laïcs alphabétisés soucieux d'œuvrer à leur salut, qui s'efforcent de pallier la valeur et le zèle très variables du clergé paroissial auprès d'une large population. Leurs chapelles sont construites dans les cimetières paroissiaux ou les enclos des couvents d'ordres mendiants mais les pénitents tiennent à préserver leur autonomie à l'égard des clercs. Ils multiplient les exercices pieux dirigés par des prieurs alphabétisés, pratiquent l'entraide spirituelle et parfois matérielle et l'émulation réciproque dans le perfectionnement moral et l'exercice de la charité. Ils participent aux processions sous l'anonymat du "sac", vaste robe dont le capuchon se prolonge d'une cagoule, visitent les hôpitaux et enterrent gratuitement les condamnés puis au XVII^{ème} siècle les pauvres. Ces associations chaleureuses et ferventes semblent avoir fortement contribué à détourner les Marseillais de la Réforme et les protestants s'efforcèrent d'obtenir leur interdiction auprès de la royauté.

Les compagnies de pénitents joueront jusqu'à la Révolution un rôle important dans la vie de la cité ; les deux dernières ne disparaîtront qu'au cours de la Seconde guerre mondiale.

9 - Le XVII^{ème} SIECLE, L'AGE DE LA REFORME CATHOLIQUE

Marseille n'a point souffert des destructions des guerres de religion : elle conserve intactes ses statues vénérées (la "Vierge noire" de Notre-Dame de Confession), ses nombreuses reliques. C'est ce riche substrat que la Réforme catholique, impulsée par le Concile de Trente (1545-1563) et propagée au cours des générations suivantes, va infléchir dans le sens d'une définition plus précise des dogmes et des rites et d'un perfectionnement intellectuel et moral du clergé. Son but est que les fidèles aient une vie religieuse plus "dévotée", à la fois plus intense, mieux comprise et davantage intériorisée, afin qu'ils s'efforcent de vivre "saintement", selon les préceptes de la morale chrétienne et qu'ils œuvrent à leur salut et celui d'autrui. Cet idéal exigeant réclamera de grands efforts tout au long du siècle.

Au cours de la première moitié du XVII^{ème} siècle, l'esprit de la Réforme catholique et les décrets du concile commencent à entrer en application en France.

La floraison des maisons religieuses

Ses effets sont d'abord sensibles dans les communautés religieuses. Dès le XVI^{ème} siècle l'esprit de réforme, marqué par la recherche d'un retour à la règle primitive et par un regain de ferveur spirituelle et d'austérité, s'est manifesté dans des couvents marseillais. La communauté des Clarisses a été réformée en 1516, celle des Dominicains participe aux réformes internes de l'ordre ; en revanche, les vieilles abbayes bénédictines de Saint-Victor et Saint-Sauveur, peuplées de cadets de familles de notables, restent rebelles à toute réformation et le déclin spirituel du monastère victorin s'accroît. Mais quelques-uns de ses moines auront un grand rayonnement. Ainsi Christophe d'Authier de Sisgaud (1609-1667), fondateur de la petite congrégation des Prêtres du Saint Sacrement, ou Dom Balthazar de Cabanes, qui tenta avec courage de réformer l'abbaye dont il fut prieur.

Les Marseillais font bon accueil aux ordres "les plus réformés" qui s'établissent dans la ville avec l'aide de quelques bienfaiteurs fortunés - les Augustins réformés, établis en 1605, sont à l'origine du nom usuel de l'église Saint-Vincent-de-Paul-Les -Réformés, construite à l'emplacement de leur couvent. Parmi les ordres mendiants de filiation franciscaine, les Capucins, toujours présents dans la ville, se sont installés dès 1578, puis viennent les Minimes, les Récollets (l'église de ces derniers, Saint-Théodore, existe toujours) et leurs branches féminines, Capucines et Récollettes dont des noms de rues perpétuent le souvenir. Le Carmel réformé en Espagne par sainte Thérèse d'Avila s'implante en France et les Carmélites s'établissent à Marseille en 1622. Un autre ordre féminin qui est également toujours présent dans la ville, celui de la Visitation, fondé en 1610 par saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, établit en 1623 le couvent des "Grandes Maries"; puis une seconde maison, dite des "Petites Maries", est créée en 1651, devant l'afflux des postulantes. Les Chartreux s'établissent en 1633 à trois kilomètres de la ville, dans le quartier auquel ils ont laissé leur nom et où leur vaste église existe encore. Les Bernardines, religieuses cisterciennes issues d'une réforme savoyarde de l'ordre, s'installent à Marseille en 1637 ; le monastère qu'elles feront construire sous Louis XV abrite aujourd'hui le Lycée Thiers. Le culte de la Présence réelle du Christ dans le Saint-

Sacrement fait naître l'ordre des Sacramentines (religieuses du Saint-Sacrement), fondé à Marseille en 1659 par un dominicain, le père Antoine Lequieu, qui sont vouées à l'Adoration perpétuelle (cette communauté a quitté sa ville natale il y a quelques décennies et son dernier couvent à Saint-Joseph abrite désormais l'I.S.T.R., Institut de Sciences et de Théologie des Religions).

Le rôle des religieux et religieuses contemplatifs, qui se vouent à la louange divine à la prière d'intercession, paraît alors essentiel aux habitants d'une ville qui est frappée périodiquement par la peste et livrée aux aléas de l'économie maritime dans une conjoncture difficile, en un temps où l'on attribue couramment les malheurs collectifs à la colère du ciel. Les religieux des ordres mendiants ont une action spirituelle et pastorale auprès des fidèles qui est particulièrement importante car la ville n'est divisée qu'en quatre grosses paroisses urbaines - cinq au début du XVIIIème siècle après l'agrandissement de la ville en 1666 et la création de l'église Saint-Ferréol, à l'extrémité de la rue de ce nom, dans les nouveaux quartiers.

L'on doit ajouter les instituts enseignants : se sont installés à Marseille les Oratoriens qui dirigent depuis 1625 le collège de la ville et leurs rivaux les Jésuites (1615), qui vont ouvrir deux collèges (celui de Sainte-Croix est de nos jours occupé par l'école primaire des Accoules), les Lazaristes où Prêtres de la Mission, fondés par saint-Vincent de Paul, tiennent le séminaire, établi en retrait de la rue Tapis Vert.

La réforme du clergé

Le concile a réaffirmé l'éminente dignité du prêtre. Le clergé paroissial doit être l'intermédiaire entre Dieu et les fidèles ; il célèbre la messe pour les vivants et les morts, enseigne les vérités de la foi par la prédication et la catéchèse, et il doit aussi constituer un modèle de vie chrétienne. Un clergé instruit, moralement irréprochable, est progressivement formé dans le séminaire mis en place en 1645 grâce au legs d'un Marseillais dévot, et dans les écoles de théologie des Dominicains et des Jésuites.

Ce clergé séculier de grande qualité, ainsi que les religieux mendiants, va répondre aux besoins multiples d'une ville dont la population s'accroît (45-50 000 habit. vers 1610, environ 80 000 à la fin du XVIIème siècle), qui abrite des négociants venus de pays parfois lointains (les imprimeurs marseillais éditent en 1672-1674 des ouvrages religieux en arménien), et renferme désormais un grand arsenal des galères, dont les galériens font l'objet d'une pastorale spécifique.

L'on retiendra en particulier son souci d'amender la foisonnante religiosité marseillaise de l'âge baroque par la discipline tridentine, sans cependant la priver de ses rites collectifs et domestiques. François Marchetti (1613-1688), dont une rue du deuxième arrondissement porte le nom, s'est efforcé de donner dans son ouvrage L'explication des usages et coutumes des Marseillais, paru en 1683, une signification ou une explication christianisatrice des pratiques festives de ses concitoyens. Laurent Durand (1629-1708), aumônier des religieuses bernardines de la Ciotat est l'auteur d'un grand succès d'édition, les Cantiques de l'âme dévote divisés en douze livres, où l'on représente d'une manière nette et facile les principaux mystères de la Foi et les principales vertus de la religion chrétienne, qui furent constamment réimprimés du règne de Louis XIV au Second Empire et étaient appelés usuellement à travers toute la France les "Cantiques de Marseille".

Richesse de la vie religieuse

Les laïcs ont joué dans ce grand mouvement un rôle essentiel aux côtés des clercs; Ce sont des notables pieux qui par leurs dons et legs permettent l'établissement des ordres nouveaux et la construction de leur couvent - ainsi, la baronne d'Allemagne, fondatrice des Capucines de Marseille. Leurs fils et filles y prennent parfois l'habit. Les laïcs animent et peuplent les confréries, tiers-ordres et compagnies de pénitents qui participent à "l'augmentation du culte" et se livrent aussi à des activités charitables multiformes.

L'enrichissement de la vie religieuse marseillaise est aussi le fait d'associations rassemblant une élite, souvent liées aux grands instituts religieux, qui propagent des dévotions d'origine conventuelle. A l'Oratoire de Marseille, l'association de la Famille du Christ acclimate dans la ville vers 1653 le culte de l'Enfant Jésus impulsé par une carmélite de Beaune, Marguerite du Saint-Sacrement, qui est à

l'origine de la "quarantaine de Noël" et de la crèche marseillaise. Deux générations plus tard, le culte du Sacré-Coeur sera pareillement introduit par l'intermédiaire d'une confrérie chez les Grandes Maries.

L'assistance prend des formes multiples dans une ville où les besoins sont considérables. Des confréries aident les Pères Trinitaires à réunir les sommes nécessaires au rachat sur la rive sud de la Méditerranée des chrétiens faits prisonniers et vendus comme esclaves par les pirates "barbaresques" (Maghrébins); d'autres associations, comme la Grande Miséricorde, les Petites Miséricordes de chaque paroisse ou l'Oeuvre du bouillon, veillent au "soulagement" des prisonniers, des malades et des pauvres. Le XVIIème siècle est marqué par la création de plusieurs hôpitaux spécialisés ; à l'initiative du chanoine Pachier et de notables, la construction de l'hôpital de la Charité débute en 1640.

A l'origine d'un grand nombre de ces associations charitables et dans le bureau de plusieurs institutions hospitalières se trouvent des membres de la Compagnie du Très-Saint-Sacrement de l'autel, association secrète formée sur le modèle de celle de Paris, que Molière a raillée dans Tartuffe, et rassemblant une élite sociale et pieuse. Fondée en 1639 à Marseille, elle semble être parvenue à survivre à l'interdiction de ces associations prononcée par le roi en 1660 et ne s'éteignit qu'en 1702. Ses membres, parmi lesquels F. Marchetti, menèrent une action inlassable et discrète en faveur de la décence du culte, de la catéchèse, de la moralisation des moeurs et de l'assistance. Mais leur intransigeance eut aussi pour conséquence une intolérance acharnée à l'égard des prostituées, des bohémiens, des protestants et des juifs qui tentaient de s'établir dans la ville.

Jean-Baptiste Gault (1595-1643)



Un évêque dont l'épiscopat ne dura que quatre mois a rassemblé en sa personne et son action les traits de l'"héroïsme chrétien" du "siècle des âmes". Sitôt parvenu en janvier 1643 dans sa ville épiscopale où il refuse par humilité de faire une entrée solennelle, l'oratorien J.-B. Gault ruine une santé déjà ébranlée par une vie très austère et sans doute la tuberculose en multipliant les visites des églises, des couvents et des hôpitaux, et surtout en menant une action caritative et pastorale auprès des forçats, pour qui il se soucie de faire établir un hôpital. Il meurt le 23 mai 1643, veille de la Pentecôte, et l'on doit différer son inhumation pendant deux semaines à cause de la foule qui se presse dans la cathédrale où son corps embaumé est exposé, le prie comme un saint et lui attribue des miracles. Mais l'admiration que lui porteront les jansénistes nuira sans doute aux demandes qui seront faites à Rome pour obtenir sa béatification. Son tombeau se trouve aujourd'hui dans l'église Saint-Théodore-Les-Récollets

10 - DE LA PESTE DE 1720 A LA REVOLUTION DE 1789

La Réforme catholique atteint son apogée à Marseille et en Provence dans les dernières décennies du XVIIème siècle et les débuts du suivant. De nombreuses églises et chapelles baroques - pour la plupart disparues pendant la Révolution -, ont transformé le paysage urbain. Leurs autels sont surmontés de grands retables peints et sculptés qui encadrent les oeuvres de peintres venus souvent s'établir à Marseille, attirés par les commandes, comme le napolitain B. Chasse et surtout le catalan Michel Serre, qui se fera aussi le témoin de la peste. Nombres d'indices, tels l'étude statistique des clauses pieuses des testaments, ou le choix à travers les prénoms des saints patrons, suggèrent la forte imprégnation des fidèles par la religion.

Ce tableau n'est certes pas sans ombres. Marseille qui connaît alors un grand siècle portuaire et dont la population passe au cours du siècle de 80 000 à 120 000 habitants, reste une ville dure, où les prédicateurs dénoncent l'appât du gain et les entorses à la morale. L'oeuvre du plus célèbre des auteurs mystiques de la ville, François Malaval (1637-1719), "le saint aveugle de Marseille" est mise à l'index en 1688 lors de la "querelle du quiétisme", qui agite alors les théologiens et aboutit à une large condamnation du mysticisme. Une controverse sur l'action de la grâce divine et la pratique des

sacrements, le jansénisme, divise longuement plusieurs maisons religieuses ; elle est en particulier répandue par les Oratoriens et atteint une partie du clergé et des fidèles les plus pieux.

Mgr de Belsunce, la peste et le Sacré Coeur

Au jansénisme s'opposent les Jésuites, appuyés par Mgr de Belsunce, évêque de Marseille de 1709 à 1755. Né et élevé dans le protestantisme, Henri de Belsunce s'était converti pendant l'adolescence ; il avait été élève puis professeur dans les collèges de la Société de Jésus. Lorsqu'en 1720 une imprudence introduit pour la dernière fois la peste dans la ville, l'évêque attribue vite la contagion aux péchés des Marseillais et en particulier à la présence janséniste dans la ville qui aurait excité "la colère de Dieu". Mgr de Belsunce a une attitude courageuse, comme une large partie du clergé - dont un cinquième serait mort pendant la contagion. Il décide de consacrer la ville au Sacré-Coeur de Jésus sur le conseil de soeur Anne-Madeleine Rémuzat (1696 - 1730), religieuse du Premier monastère de la Visitation, qui exerce dans la ville un fort rayonnement spirituel. Le culte du Sacré-Coeur n'était guère alors propagé qu'à travers l'ordre de la Visitation et la Société de Jésus à la suite des apparitions dont avait bénéficié sainte Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690), visitandine de Paray-le-Monial. A-M Rémuzat avait établi en 1717 dans son monastère l'association à l'adoration perpétuelle du Sacré-Coeur, largement ouverte aux fidèles ; l'évêque avait été le premier à s'y inscrire.

Mgr de Belsunce décide de consacrer le 1er novembre 1720 son diocèse au Sacré-Coeur au cours d'une cérémonie expiatoire célébrée sur le Cours qui porte aujourd'hui son nom. L'évêque la célèbre "tête nue, pieds nus et le flambeau à la main". La peste décroît les semaines suivantes. En Juin 1721, la première célébration de la fête du Sacré-Coeur s'accompagne d'une procession d'action de grâce sur le Cours à laquelle assistent les échevins. Enfin, en mai 1722, un retour de peste permet à Mgr de Belsunce d'obtenir des échevins qu'ils fissent voeu d'assister chaque année au monastère de la Visitation à la messe du Sacré-Coeur et qu'ils offrent "en réparation des crimes de cette ville" un cierge "du poids de quatre livres" au cours de la cérémonie. Cette dernière a été perpétuée jusqu'à nos jours ; le cierge, offert désormais par le président de la Chambre de commerce, est remis aux autorités religieuses chaque année dans l'église du Sacré-Coeur du Prado. La fête du Sacré-Coeur sera célébrée jusqu'au début de la Troisième république par une immense procession à travers le centre-ville, dont les façades des maisons étaient décorées à cette occasion par les habitants riverains.

La "ville du Sacré-Coeur"

La peste de Marseille, dont le retentissement fut européen, a ainsi donné une impulsion décisive à l'expansion du culte du Sacré-Coeur à travers la catholicité. En 1733 Mgr de Belsunce peut écrire : "La ville et le diocèse de Marseille ont été les premiers de l'univers solennellement consacrés à ce Coeur adorable et peuvent prétendre au glorieux titre de ville et diocèse du Coeur de Jésus". Les litanies du Sacré-Coeur, choisies par A.-M. Rémuzat pour la liturgie du diocèse de Marseille, sont désormais celles de l'Église universelle.

Marseille a vu aussi en 1729 la création de la première société de prêtres placée sous le vocable du Sacré-Coeur. L'église qu'ils firent construire en 1738 dans le faubourg de la Porte d'Aix fut la première église au monde consacrée au Sacré-Coeur ; elle a été détruite à la Révolution. Les prêtres du Sacré-Coeur, auxquels Mgr de Belsunce avait confié le petit séminaire, ont laissé un autre héritage dans la ville : ils mirent au point la formule de l'oeuvre de jeunesse, qui s'épanouira dans le diocèse à l'époque contemporaine.

Un certain fléchissement de la foi

L'impression d'une retombée assez générale du grand effort soulevé par la Réforme catholique s'impose néanmoins dans la seconde moitié du XVIIIème siècle, sous l'épiscopat de Mgr de Belloy, successeur d'H. de Belsunce. L'on peut en juger par le fléchissement convergent des clauses religieuses dans les testaments, du produit des messes ou des quêtes dans les établissements religieux ou hospitaliers, des vocations et donc des effectifs des communautés religieuses. La

Révolution rendra manifeste cette mutation discrète des attitudes collectives, qui connaît des exceptions selon les catégories sociales mais est dans la grande ville sans doute plus précoce et plus marquée qu'ailleurs en Provence.

11 - UNE GRANDE EPREUVE, LA REVOLUTION

La Révolution va introduire des bouleversements considérables dans le catholicisme marseillais; Elle imposera sous la Première République la rupture la plus durable du culte qui soit survenue au cours du second millénaire.

La réorganisation constitutionnelle

La réorganisation de l'Église de France par la Constitution civile du clergé en 1791 n'a cependant pas que des effets négatifs. En multipliant les paroisses urbaines, elle substitue à une organisation marquée par de fortes pesanteurs historiques et totalement inadaptée à l'évolution de la ville une redistribution rationnelle correspondant davantage aux besoins du culte. L'Église constitutionnelle réalise également une première expérience réussie de cohabitation religieuse avec les Protestants. Mais elle entraîne la suppression du diocèse de Marseille au profit du siège d'Aix ; Mgr de Belloy se réfugie en février 1791 dans l'Oise chez une de ses nièces. L'Assemblée constituante organise enfin la liquidation sans nuance des couvents, dont les églises les plus vastes et les mieux placées deviennent sanctuaires paroissiaux. Nombre de maisons religieuses étaient en net déclin et plusieurs couvents masculins avaient même été fermés dans les années précédant la Révolution. Mais des religieuses capucines et clarisses tentèrent de s'opposer à la fermeture des leurs, puis s'exilèrent en Italie d'où elles reviendront au début du XIX^{ème} siècle reconstituer leurs communautés.

A la différence de la Basse-Provence, une faible majorité (55 %) du clergé séculier du district de Marseille accepta de prêter serment de fidélité à la constitution en 1791 et dans la ville même, 35 % seulement, ce qui mettait les réfractaires en situation difficile dans une cité qui était alors à la pointe du mouvement révolutionnaire ; les prêtres insermentés reçurent ordre de quitter la ville en juillet 1792 ; certains furent massacrés, tels les minimes F-L Taxy et L-T Nuiratte, ce dernier auteur de cantiques populaires en provençal.

L'action des prêtres clandestins

Alors que sous l'autorité de l'évêque constitutionnel Charles-Benoît Roux, l'église constitutionnelle achève de se mettre en place, bénéficiant souvent d'un clergé de qualité, le Chartreux Dom Joseph de Martinet semble avoir été le seul prêtre réfractaire resté clandestinement dans la ville. Lors de la révolte fédéraliste, lorsque la plupart des sections (assemblées de quartier) entrèrent en lutte avec la Convention montagnarde, il fut rejoint en juillet 1793 par l'abbé Gabriel-Nazaire Reimonet, qui avait émigré en Italie.

En août 1793 la Convention occupa militairement Marseille et y instaura la Terreur. Le culte constitutionnel prit fin. L'évêque Ch.-B. Roux fut guillotiné le 5 avril 1794. De nombreuses églises furent rasées pour avoir abrité les sections fédéralistes. Celle des Prêcheurs, dont la section était restée fidèle à la Convention, fut transformée en temple de la Raison. La statue en argent de Notre-Dame de la Garde fut fondue à l'Hôtel des monnaies. Dom Joseph et l'abbé Reimonet rassemblèrent alors une communauté de fidèles dans les grottes de la Nerthe, qui servaient de refuges à des Marseillais s'efforçant d'échapper à la Terreur. La Purification, grande date du calendrier liturgique marseillais, fut ainsi marquée toute la journée du 2 février 1794 par des messes, des prières et des prédications dans la vaste grotte Crispine, susceptible d'accueillir plus d'une centaine de personnes. Dom Martinet et l'abbé Reimonet semblent avoir parallèlement célébré la messe et administré les sacrements dans des maisons marseillaises. Tous deux prenaient de grands risques et l'abbé Reimonet raconte dans une lettre du 20 mai 1794 qu'il a dû s'"habiller en demoiselle pour aller chercher une cache en ville". Ils furent rejoints dans les derniers mois de 1793 par l'abbé Jacques-Philippe Jaubert, ancien curé constitutionnel de Saint-Laurent, qui rétracta alors son serment.

La relative liberté des cultes décrétée le 21 février 1795 par la Convention thermidorienne permit au cours du printemps à Dom Joseph de rendre au culte plusieurs églises. Atteint d'une fluxion de poitrine, il mourut le 12 juin 1795 et fut enterré en secret dans la cour d'une maison de la rue d'Aix. Ses restes ont été transférés sous le Second Empire dans l'église des Chartreux où l'on voit son tombeau.

La fin de la Révolution

La difficile reconstruction diocésaine fut amorcée par Mgr de Belloy, depuis son refuge de l'Oise. Des prêtres réfractaires se risquèrent à revenir d'émigration, tel

J.-J. Bonnafoux, prêtre du Sacré-Coeur, qui prit en charge la paroisse Saint-Laurent dont il fut curé jusqu'à sa mort en 1841. Néanmoins, lors de la "seconde terreur" qui suivit le coup d'état de Fructidor, les prêtres rentrés d'émigration furent pourchassés. Plusieurs durent s'exiler à nouveau. Un prêtre du Sacré-Coeur, le père Joseph-Antoine Donnadiou, fut arrêté ; il se refusa pendant son interrogatoire à dissimuler son séjour à l'étranger et fut fusillé le 29 février 1798 avec un jeune prêtre, l'abbé Baudin.

La situation était confuse. La pénurie de prêtres et le risque de voir se constituer deux églises poussaient Mgr de Belloy à prôner la conciliation à l'égard des prêtres constitutionnels soucieux de se rétracter ; l'abbé Reimonet, intransigeant et compromis par ses convictions royalistes, devenait désormais un obstacle à la réconciliation indispensable d'un clergé peu nombreux et vieillissant ; il dut démissionner de ses fonctions de vicaire général et se consacra à des activités d'aumônerie jusqu'à sa mort prématurée en 1803. L'abandon religieux dans lequel se trouvaient les fidèles conduisit Jean-Joseph Allemand, qui venait d'être ordonné clandestinement, à fonder en 1799 l'Oeuvre de jeunesse vouée à la rechristianisation des classes dirigeantes qui porte aujourd'hui son nom.

12 - L' EGLISE DE MARSEILLE A L' ÉPOQUE CONTEMPORAINE (XIX^{ème} à XX^{ème} siècles)

En brossant à grands traits l'histoire de l'Eglise de Marseille aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles et en essayant d'en dégager les figures de proue, nous garderons présent à l'esprit l'évolution politique, économique, sociale et religieuse de la France dont Marseille est indissociable. La Révolution avait brisé l'alliance séculaire de l'Eglise catholique et de la monarchie. Le rétablissement du culte en 1801 par le pacte concordataire ne restaura pas la situation d'avant 1789, laissant à la fois subsister les traces des bouleversements révolutionnaires et se réveiller les tendances profondes du catholicisme marseillais.

PREMIERE PARTIE

La reconstruction du diocèse,

I L' oeuvre des Mazenod (1823-1861)

Les Mazenod ont dirigé le diocèse de Marseille à travers près d'un demi siècle. Cette longue unité de gouvernement permit de développer, malgré le cadre étroit du Concordat, une oeuvre pastorale de longue haleine susceptible de ranimer la foi et le pratique des Marseillais. Les séquelles révolutionnaires perduraient au début du XIX^{ème} siècle. La Constitution civile puis le Concordat avaient supprimé l'antique siège de Marseille. Désormais la ville et son terroir relevaient d'Aix, dont le nouvel archevêque Champion de Cicé mourut dès 1810. Un long interrègne s'en suivit jusqu'en 1819. Beaucoup d'églises avaient été vendues d'autres demeuraient délabrées comme la Major. En revanche l'abbaye de Saint-Victor qui avait été affectée un temps aux galériens était devenue église paroissiale. Peu de prêtres, souvent âgés, un clergé divisé, très surveillé par la police impériale, sous l'oeil attentif du préfet Thibaudeau. Mais les Marseillais profondément frustrés de ne pas avoir un évêque à eux, manifestaient bruyamment leur attachement à la foi, associant le culte du Sacré-Coeur développé par Mgr de Belsunce et celui de la monarchie légitime.

FORTUNÉ DE MAZENOD (1823 - 1837)

La Restauration ramena la faveur du pouvoir et rendit en janvier 1823 un évêque à Marseille, en la personne d' un septuagénaire alerte, monarchiste convaincu, opposant résolu de la Révolution et de l' Empire, l' ancien chanoine et Vicaire général d' Aix avant 1789, Mgr Fortuné de Mazenod. Avec l' aide de son neveu, Eugène dont les relations et les démarches l' avaient beaucoup aidé dans sa nomination, il allait remettre de l' ordre dans un diocèse trop longtemps négligé. Fortuné avait nommé Eugène Vicaire général. Les deux hommes unis par une profonde affection et une grande confiance réciproque, s' attaquèrent aussitôt aux réformes indispensables. Ils épurèrent des éléments peu recommandables un clergé réduit à moins de deux cents prêtres dont la moitié avaient plus de soixante ans ! Soucieux d' être obéi, l' évêque renvoya les Missionnaires de France, très appréciés de la bonne société marseillaise, mais rivaux des Missionnaires de Provence, fondés par son neveu, auxquels il confia le Grand Séminaire qu' il venait d' ouvrir. En même temps il prononça la dissolution de la respectable Société des prêtres du Sacré-Coeur qui avaient inauguré la pastorale de la Jeunesse au siècle précédent, alors chargés du Petit Séminaire, mais qui refusaient de reprendre la vie commune ! Le recrutement du Séminaire demeura maigre et les effectifs du clergé n' augmentaient pas vite. Néanmoins avec ses missionnaires devenus les Oblats de Marie Immaculée, Eugène multipliait les missions paroissiales pour réveiller l' esprit chrétien, tandis que Fortuné malgré les obstacles administratifs et budgétaires, créait les nouvelles paroisses de Saint-Charles et de Saint-Lazare et lançait à ses frais la construction de leurs églises. Peu à peu les confréries de pénitents, chères aux coeurs des Marseillais s' étaient rétablies, les grandes processions avaient repris, les plantations de croix de mission s' étaient multipliées. La Révolution de juillet brisa cette belle harmonie. Les libéraux favorables au nouveau régime de Louis-Philippe, souvent anticléricaux, stigmatisèrent le zèle légitimiste des Mazenod. Le préfet Thomas les poursuivait de son hostilité tatillonne et perfide. Fortuné résistait arc bouté sur ses convictions. Eugène devint la cible des attaques gouvernementales. Son oncle pour lui garantir sa succession, l' avait fait nommer par Grégoire XVI, évêque titulaire d' Icosie, sans l' autorisation du gouvernement. Rayé des listes électorales, démissionnaire de sa charge de Vicaire général, Mazenod songeait à l' exil, lorsque grâce aux bons offices de l' un de ses Oblats, habile et bien en cour, le Père Guibert, futur Cardinal, une issue favorable fut trouvée au conflit. Fortuné démissionna en faveur de son neveu. Eugène fut alors nommé sur le siège de Marseille en avril 1837 par Louis-Philippe auquel il prêta serment. Son épiscopat personnel commençait tandis que son oncle retiré auprès de lui terminait paisiblement sa vie, quelques années plus tard.

EUGENE DE MAZENOD (1837 - 1861)

Destinée exceptionnelle que celle de ce jeune aristocrate aixois, né le 1er août 1782, élevé sur les routes de l' émigration, pourvu d' une instruction de fortune, qui au milieu des épreuves et des tentations, sut garder une foi intacte, nourrir une vocation sacerdotale et missionnaire qui en fit un grand évêque de Marseille et le fondateur des Oblats de Marie Immaculée, bientôt présents dans les régions les plus reculées du globe. La continuité de l' oeuvre entreprise dès l' épiscopat de son oncle permit à Eugène d' enregistrer des résultats pastoraux inespérés. Pour répondre à la croissance de la population et au développement de la ville, Mazenod obtint de Louis-Philippe puis de Napoléon III, après de longues et laborieuses démarches, la création de vingt deux nouvelles paroisses. Le Conseil municipal accepta de pourvoir à la desserte des créations nouvelles et aida l' évêque pour la construction de nouvelles églises. Pendant l' épiscopat de Mazenod, Marseille était un peu comme Paris, un vaste chantier urbain, percé de voies neuves où à côté du Palais Longchamp, de la Bourse, de la Préfecture, surgissaient des sanctuaires souvent dessinés par des architectes de renom, comme Saint-Mauront bâti par Espérandieu telle une basilique antique au coeur du quartier des émigrés italiens, les Nouveaux Réformés qui auraient dû devenir cathédrale si l' administration avait suivi les Gardes dont l' évêque ne vit pas l' achèvement. Pour ces nouveaux lieux de culte, il manquait de prêtres : 387 en 1860 au total. Même s' il laissa à des clers habitués, étrangers pour la plupart dont beaucoup d' italiens, la lourde corvée des interminables convois funèbres conduits à pied jusqu' à Saint-Pierre ou dans les autres cimetières de la périphérie, le clergé local ne suffisait pas à la besogne et la desserte des quartiers populaires restait mal assurée. Beaucoup de familles ouvrières échappaient à tout contact avec le prêtre. Mazenod paya de sa personne, visitant les quartiers de la ville et les villages périphériques, prêchant en provençal, montant dans les étages porter le viatique ou quelque secours. Ses Oblats l' aidaient, mais très vite il les avait envoyés dans le vaste monde au Canada, au Texas, à Ceylan, en Afrique du Sud. Si en 1861, la Congrégation comptait 415 sujets, (6 évêques, 267 prêtres,

89 frères, 53 scholastiques), très peu étaient au service du diocèse, en dehors du Grand Séminaire et de Notre-Dame de la Garde, d' ailleurs plus de cent recrues étaient étrangères, anglophones de surcroît ! Pour trouver de nouveaux ouvriers, Mazenod dut accueillir des religieuses et des religieux attirés par son zèle pastoral ou encourager les créations locales destinées à l' éducation, au soin des malades ou de manière plus générale à toutes les tâches d' évangélisation. Il fut un merveilleux éveilleur des vocations. Peut-être réside dans cette capacité d' accueil, la dimension la plus importante et la moins reconnue jusqu' ici du charisme mazenodien. Il eut l' art de communiquer avec cette facilité souriante de l' aristocrate qui sait s' adapter à tous les milieux. Parlait facilement avec bienveillance, voire avec bonhomie. Il était aussi à l' aise avec les prélats romains qu' avec les poissonnières de Marseille qu' il rencontrait régulièrement. Il écrivait sans cesse à ses proches, à ses fils aux quatre coins du monde, à ses protégés, à ses confrères de l' épiscopat, aux cardinaux, au pape ! Il rédigeait en français, comme en italien. Il s' était mis à l' anglais. Il tenait un abondant journal quotidien, malheureusement mutilé par un de ses biographes. Il disait ses joies, ses peines, son amour infini de Dieu et des hommes. Malgré ses emportements et ses retours démonstratifs d' excuses et d' affection, il reçut beaucoup de témoignages d' admiration, d' amour et de fidélité, bien plus nombreux que les marques d' hostilité !

II Les ouvriers de la reconquête

TIMON DAVID (1823 - 1891)

Parmi les fondateurs qu' il aida à réaliser leur oeuvre et les fidèles qu' il suscita, figure au premier plan le Père Joseph Marie Timon-David de quarante ans son cadet, mais si proche de lui par les origines, la sensibilité, l' audace de la démarche. Une véritable sympathie unit le jeune homme à son évêque qui l' ordonna prêtre le 28 juin 1846. Aristocrate comtadin par sa mère, bourgeois marseillais par son père, le jeune Timon-David bénéficia d' une enfance protégée, d' une éducation soignée chez les jésuites de Fribourg, d' une bonne formation à Saint-Sulpice, malgré le gallicanisme qu' on y professait encore : "ma famille m' avait fait royaliste... Fribourg me donna l' horreur du libéralisme, Saint-Sulpice, me fit ultramontain". La découverte de la misère religieuse et morale des adolescents des milieux populaires de Marseille, à l' Oeuvre qu' animait l' abbé Julien, à la rue de la Loubière, le poussa à mettre son sacerdoce au service de la jeunesse ouvrière. A la veille de son ordination il avait prononcé un "voeu de servitude" à l' apostolat auprès des ouvriers et des plus petits : "Je me porterai avec joie et promptitude à l' instruction des plus pauvres et des plus petits. Je les traiterai avec tout le respect qu' un esclave peut avoir pour ses maîtres !" S' inspirant de la démarche de M. Allemand, à l' Oeuvre duquel il fut un temps associé, l' abbé Timon-David créa l' Oeuvre de Jeunesse de la rue d' Oran. Dans l' enthousiasme, il se fit bâtisseur, chef de jeux, maître de cérémonies, catéchiste. Il ne concevait pas son oeuvre comme un patronage ordinaire, une quelconque garderie, mais un rassemblement durable de fils du milieu populaire pour en faire des chrétiens pratiquants lucides et responsables. La ferveur spirituelle de ses enfants provoqua l' admiration des contemporains et d' abord de Mgr de Mazenod qui érigea canoniquement l' Oeuvre le 20 novembre 1852 et reconnut la communauté en voie de formation sous le vocable du Sacré-Coeur. L' évêque approuva la règle timonienne le 22 octobre 1859 et Pie IX adressa un bref d' approbation en février 1861. Mais Mgr de Mazenod était mort en 1861 et Timon David dut attendre jusqu' en 1876, l' approbation définitive du nouvel Institut, après un long et difficile conflit avec Mgr Charles Place. Seul le soutien de Pie IX réussit à venir à bout des réticences de l' évêque. A sa mort, le 10 avril 1891, le père Timon-David laissait une Oeuvre-mère prospère qui avait essaimé à la Viste où en plus du patronage s' était établi un scholasticat pour former les futurs Pères de Jeunesse, le collège du Sacré-Coeur et deux fondations Saint-Joseph à Aix (1882) et le Sacré-Coeur à Béziers (1885). Son rayonnement avait largement dépassé Marseille. Il avait entretenu des relations avec tout ce que l' Eglise chrétienne comptait d' éminent et sa Méthode de direction, sans cesse rééditée, avait influencé tous les formateurs de la jeunesse.

LE PERE JEAN FRANCOIS REGIS BARTHES (1790 - 1861) ET LES COMPASSIONISTES

Fils de paysan du Tarn, Jean-François Régis Barthès n' appartenait pas au même monde que Mazenod ou Timon-David. Mais comme eux il avait reçu une solide éducation chrétienne et puisé ses valeurs et sa vision du monde dans la France d' Ancien Régime. Entré dans la Compagnie de Jésus dès sa reconstitution en 1814, directeur de collège, éducateur et catéchiste, prédicateur de missions

intérieures dans la Somme, il fut nommé à la résidence de Marseille où il arriva le 16 juin 1843. Aussitôt le Père Barthès mit en chantier l'entreprise qu'il avait organisée ailleurs sans y réussir, créer une congrégation féminine polyvalente pour répondre aux besoins de la société de son temps. Mgr de Mazenod approuva la constitution des Religieuses de Notre-Dame de la Compassion le 12 avril 1844, mais entendait cantonner leur activité au service de l'Oeuvre des Servantes qu'il lui confia, destinée à l'accueil, au placement et à la protection des jeunes filles qui venaient en ville pour servir dans les maisons bourgeoises. Barthès et ses filles voulaient aussi répondre à d'autres besoins, ce qui entraîna quelques tensions avec l'évêque, assez sourcilieux sur la paternité de la fondation des compassionnistes et leur finalité pastorale. Malgré l'austérité que leur imposait leur fondateur, la sévérité de sa direction que nous connaissons à travers ses petits traités de spiritualité religieuse dont *Vie cachée* est peut-être le plus évocateur, les vocations affluaient et la Congrégation se développa rapidement, installée à demeure au château de la Blancarde, acheté en 1845. Les fondations se multiplièrent à Marseille, dans les Bouches-du-Rhône et le Var, à Rome et dans les îles grecques de l'Adriatique. Lorsqu'il mourut en 1861, sa Congrégation comptait deux cent religieuses et il souhaitait que beaucoup deviennent missionnaires au loin. Mgr de Mazenod, très malade, lui fit porter par un jeune confrère ce mot "Dites au Père Barthès que s'il meurt avant moi, je perdrai en lui un de mes prêtres, le plus dévoué et le plus aimé et que je le remercie de tout le bien qu'il a fait dans mon diocèse, surtout de tout ce qu'il a souffert pour cela !"

EMILIE DE VIALAR (1797 - 1856) ET LES SOEURS DE SAINT-JOSEPH DE L' APPARITION

La sève missionnaire qui animait les chrétiens de Marseille en ce milieu du XIX^{ème} siècle allait trouver une nouvelle congrégation à nourrir, à l'initiative d'une fille du Tarn, comme le Père Barthès, Emilie, née à Gaillac en 1797, dans une famille aristocratique, celle du Baron de Vialar. Après un séjour parisien à l'abbaye du Bois, elle revint à Gaillac appelée par son père. Il lui était difficile de se contenter de tenir la maison paternelle et de mener une vie de piété personnelle. Elle avait une grande soif de dévouement. En 1832, dans une démarche assez habituelle chez une jeune femme de la bonne société catholique de ce temps, elle regroupa quelques jeunes filles pour soigner les malades. C'est le noyau de sa future congrégation. La même année, son frère s'était installé en Algérie. A peine conquise et seulement en partie, la nouvelle colonie manquait des équipements sanitaires élémentaires. Son frère l'appela pour ouvrir un hôpital. Elle arriva à Alger, le 10 août 1835, avec trois de ses filles. Le choléra se déclara. Emilie se dévoua sans compter, elle accueillait dans son installation précaire les Européens, les Arabes, les Berbères sans distinction. Mais la Monarchie de juillet, par prudence et par hostilité idéologique, ne voulait pas que l'on évangélisât les indigènes. Le zèle religieux d'Emilie et de ses compagnes indisposait l'autorité qui demanda à l'évêque l'Alger de les renvoyer. Emilie se replia alors à Marseille, accueillie par Mgr de Mazenod, heureux de voir se regrouper chez lui une nouvelle congrégation spécifiquement missionnaire qui prit le nom de Saint-Joseph de l'Apparition. Les candidates à la mission affluaient. Leur Mère les envoya en Tunisie, à Jérusalem, en Birmanie. Jusqu'à sa mort, en 1856, l'infatigable Emilie avait fondé 42 maisons. Pendant plus d'un siècle la maison-mère de la Capelette, allait être le havre où s'arrêtaient les religieuses de Saint-Joseph qui transitaient par Marseille afin de rejoindre leurs postes missionnaires en Asie ou en Afrique ou d'en revenir.

MONSIEUR VITAGLIANO (1801 - 1871) : LE PERE DES ORPHELINS

Pierre Thaddée Vitagliano était né le 2 août 1801, en rade de Naples, sur un bateau qui partait pour Livourne. Son père y possédait une entreprise de cabotage et avait eu la malencontreuse idée de venir à Naples alors disputée entre les partisans du retour des Bourbons. Vers 1816, toute la famille émigra à Marseille et s'installa rue de l'Evêché. Pierre adolescent fréquenta l'Oeuvre que M. Allemand avait réinstallée, place de Lenche, après la chute de l'Émire. Sous son influence, il se donna une règle de vie très stricte et entra au séminaire dont les Oblats avaient pris la charge en 1827. L'année suivante il fut ordonné prêtre et nommé Vicaire à Saint Ferréol, sur le Vieux-Port. Il y créa une "Association pour la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes du Purgatoire" afin de ramener à Dieu les incroyants. Cette association placée sous le vocable des Saints Coeurs de Jésus et de Marie, encouragée par Mgr de Mazenod, essaima dans toute la ville. Vitagliano contribua à développer l'adoration du Saint Sacrement et à répandre le culte de Marie Immaculée : il fut l'un des artisans du renouveau spirituel du diocèse au milieu du siècle. Curé de Saint-Henri en 1849, puis

Vicaire à Saint-Martin, il devint curé de Saint-Victor en 1846. Il équipa le quartier d' Endoume d' une chapelle de secours et contribua à la faire ériger en paroisse, la première créée à Marseille par Mgr de Mazenod. L' épidémie de choléra de 1849 allait lui offrir l' occasion de donner la mesure de sa charité et de sa confiance en l' aide providentielle de Dieu. Avec l' aide d' Elisabeth Reinaud, il recueillit les orphelins dont les parents avaient disparu au cours de l' épidémie. Aux filles rassemblées pour s' occuper des orphelins, Mgr de Mazenod donna le nom d' Oblates de Marie Immaculée et voulut les rattacher à une congrégation homonyme déjà existante près de Grenoble. Comme pour le Père Barthès et ses Compassionnistes, une vive tension opposa l' évêque et le Père Vitagliano, à propos de la paternité et de la direction effective des Oblates. Ce conflit apaisé, l' orphelinat et la jeune communauté s' installèrent sur les bords du Jarret. M. Vitagliano faisait sans cesse la navette entre Saint-Victor et sa nichée d' enfants. Peu à peu les bâtiments s' élevaient pour accueillir ses jeunes hôtes toujours plus nombreux. Désormais l' orphelinat et "les petits Vitagliano" étaient entrés dans le Cœur des Marseillais et le paysage de la ville. Très proche du successeur de Mgr de Mazenod, Mgr Cruice, communiant tous deux dans le culte des Coeurs de Jésus et de Marie, M. Vitagliano, devint Vicaire Général et prévôt du Chapitre. Il partagea le travail et les souffrances de son nouvel évêque, puis après sa disparition prématurée en 1866, les déchirements qui marquèrent les débuts de l' épiscopat de Mgr Place. M. Vitagliano but sa coupe d' humiliations préoccupé surtout de la survie de sa "maison des orphelins" et de sa congrégation. Il mourut le 8 décembre 1871, Soeur Marie-Elisabeth Reinaud le suivit dans la tombe le 14 juin 1876. Leur oeuvre continuait de prospérer. Bien d' autres figures ont marqué la reconstruction du diocèse de Marseille, chacune à leur manière, comme le très mystique Père Jean du Sacré-Coeur ou le très organisateur abbé Fissiaux. Charles Joseph Marie Fissiaux (1806 - 1867), Vicaire à Saint-Ferréol comme l' abbé Vitagliano, s' occupa comme lui des enfants victimes du choléra. En 1835, il fonda l' Oeuvre des Filles pauvres et des Orphelines du choléra. Sa réputation dépassa largement les limites du diocèse : le roi Charles-Albert de Piémont-Sardaigne lui demanda de créer un établissement pénitentiaire dans ses États. Il aurait refusé trois fois l' épiscopat, mais Louis Philippe tint à lui conférer en 1847 la Légion d' honneur pour les services rendus au pays. Mazenod avait rappelé les grandes congrégations disparues depuis la Révolution, ainsi les Jésuites réinstallés rue Tapis Vert, dans l' ancien local des lazaristes et dont l' oeuvre prit de ce fait l' appellation de la Mission de France (les fils de Saint-Vincent-de-Paul s' appelaient aussi prêtres de la Mission). L' Oeuvre des hommes, le Cercle religieux s' y développèrent. Les prédications du Père Barelle attiraient des foules énormes ; les dominicains, les capucins à leur tour avaient regagné Marseille, avec la bienveillance des autorités. Non seulement les catholiques latins profitèrent de ce réveil religieux, mais aussi les orientaux. Ainsi Michel Mazlum (1779 - 1855), archevêque de Myre, sous le nom de Maximos IV, vint à Marseille pour organiser le rite melkite grec - catholique. En 1821, il fit construire l' Eglise Saint-Nicolas de Myre, rue Montaux, (actuelle rue Edmond Rostand), et séjourna pendant plusieurs mois avant de repartir pour Rome. Élu patriarche d' Antioche, il revint visiter Marseille en 1841, où il reçut un accueil enthousiaste. Ainsi, bénéficiant de la paix concordataire qui ne fut pas sérieusement troublée jusqu' à la chute du Second Empire, le diocèse de Marseille sous l' énergique impulsion des Mazenod, rebâtit ses structures dévastées par la Révolution, reconstitua un clergé sinon abondant du moins relativement nombreux et accueillit de très nombreuses congrégations et associations rétablies ou nouvelles, porteuses d' initiatives apostoliques en tous les domaines. Le catholicisme marseillais est alors en plein bouillonnement. On souligne toujours son caractère fastueux, son goût des processions et des beaux reposoirs. Mais l' empreinte janséniste demeurerait perceptible dans la sévérité que manifestait le clergé dans la direction des âmes. Associée à la proximité constante de la mort, cette rigueur toute tendue vers les fins dernières donne en profondeur au catholicisme marseillais une coloration doloriste et assez sombre qui se retrouve chez toutes ses grandes figures.

DEUXIEME PARTIE

Ruptures et nouveaux

Jusque vers 1880, les catholiques marseillais s' étaient globalement regroupés derrière le trône et l' autel. Monarchistes de coeur, même s' ils ménageaient le pouvoir en place comme Eugène de Mazenod, ou royalistes militants comme Timon-David, ils avaient vécu dans la nostalgie de l' Ancien Régime et l' espoir de la Restauration, le bonapartisme n' ayant guère d' partisans parmi eux. L' avènement de la République, les troubles de la Commune, la progressive montée en puissance des Républicains changèrent en quelques années le climat politique et social. Faute d' une distinction plus claire entre politique et religion. Les catholiques se trouvèrent sur la défensive, affrontés à une

persécution en règle, conduite par les Républicains soucieux de briser le parti royaliste rénové par l' Action Française, dont la plupart des responsables catholiques étaient militants. Ce contenu parfois violent envenima la vie religieuse du diocèse jusqu' à la fin de la IIIème République, à la veille de la seconde guerre mondiale. Ainsi le 27 février 1884, un anarchiste assassina à coups de pistolet la mère Marie de Jésus Deleuil Martiny, fondatrice des Filles du Coeur de Jésus, à la Servianne !

I. Entre trois guerres (1870 - 1939)

Les évêques

Le diocèse de Marseille dont la population ne cessait de croître d' environ 200.000 habitants au milieu du siècle à plus de 300.000 en 1876, pour atteindre 750.000 au milieu du XXème siècle, vit se succéder à sa tête, de 1861 à 1939, sept évêques. Certains ne firent que passer. Mgr Cruice (1861 - 1866), très vite malade, démissionna dès janvier 1866 et mourut la même année. Il avait eu la joie de procéder à la dédicace solennelle de Notre-Dame de la Garde. Mgr Charles Place (1866 - 1878), gallican et hostile à la définition de l' infailibilité pontificale au concile Vatican I (1870), se heurta à la fronde de ses prêtres majoritairement ultramontains et monarchistes, alors qu' après la chute de l' Empire, il aurait souhaité le désengagement politique du clergé. En 1878, Léon XIII le transféra sur le siège archiépiscopal de Rennes et le nomma Cardinal. Il avait érigé de nouvelles paroisses notamment Saint-Philippe, rue Sylvabelle, Saint-Dépendent, à l' avenue de Toulon. Mgr Jean Robert, évêque de Constantine depuis 1872, lui succéda et dirigea le diocèse jusqu' à la fin du siècle en essayant de calmer les antagonismes. Il consacra la nouvelle Cathédrale de la Major en 1896 et conduisit de nombreux pèlerinages notamment à Rome. Mgr Paulin Andrieu (1901 - 1909) connut les remous de la séparation. Favorable à l' Action Française, il réagit très vivement contre les mesures de sécularisation et combattit, à l' exemple de Pie X, toutes les formes "modernistes" de la pensée catholique, de l' exégèse à la politique. Cet évêque de choc, cher au coeur du pape, fut transféré sur le siège de Bordeaux en 1909 après avoir été créé Cardinal en 1907. L' apaisement vint avec ses successeurs. Mgr Fabre, un citadin, avait fait carrière sur place, avant de devenir évêque de Marseille à 65 ans en 1909. Il s' efforça de calmer les esprits, soutint l' effort de guerre des catholiques marseillais (7 prêtres tués sur 120 mobilisés et 19 séminaristes sur 38) et leurs initiatives de réorganisation après la victoire. Le bref épiscopat de Mgr Daniel Champavier (1923 - 1928) alla dans le même sens, même si un incident sanglant montra combien les passions restaient vives. Le 9 février 1925, une réunion privée de la Ligue de la défense religieuse et d' action catholique se termina tragiquement. Des contre manifestants anticléricaux, essentiellement communistes et anarchistes, attaquèrent les participants de la réunion, à leur sortie de la salle Prat. Deux catholiques furent tués et de nombreux ecclésiastiques blessés. En 1926, d' autres incidents émaillèrent localement les premiers mois du Front Populaire. Mgr Dubourg était alors évêque de Marseille depuis 1929. Mgr Maurice Dubourg (Besançon 1878 - 1954) fut indiscutablement le plus entreprenant des évêques de Marseille entre les deux guerres mondiales. Juriste de formation, brillant avocat, il arrivait précédé d' une réputation favorable "d' homme de coeur, de courage et de haute intelligence". En quelques mois, Mgr Dubourg devint très populaire : les Marseillais appréciaient en lui l' amabilité de l' accueil et qualité de l' éloquence. En 1931, il procéda au couronnement de Notre-Dame de la Garde au milieu d' un grand concours populaire. En 1935, il présida au Parc Chanot, à l' Exposition Catholique qui eut un grand retentissement plus durablement il donna à l' Action Catholique son organisation locale définitive et créa la Direction des Oeuvres, installée rue du Baignoir, pour coordonner les initiatives des différents mouvements et associations catholiques du diocèse. En 1937, il est transféré dans son archidiocèse natal à Besançon. Son successeur Mgr Jean Delay, inaugura alors un épiscopat de vingt ans, le plus long de la période qui connut de nombreux bouleversements, dus aux événements politiques, aux changements sociaux et aux nouvelles formes de sensibilité religieuse et de pratiques pastorales. Quelques grandes figures chrétiennes animèrent les trois quarts de siècle qui s' écoulent de 1861 à 1940. Certains continuaient avec brio des initiatives anciennes. Toujours fécondes les oeuvres de jeunesse se développaient. Timon-David multipliait les initiatives. A côté de l' Oeuvrière fonctionnaient désormais l' Oeuvre du Prado et l' Oeuvre de Bellevue, dans le quartier populaire de Saint-Mauront, dirigée par le chanoine Hava et le père Boeuf. L' oeuvre du Bon Pasteur, sur le boulevard National, fondée par le chanoine de la Pâquerie, prospéra sous la direction du Père Thérobe, tous deux de la Société des Prêtres du Sacré-Coeur qui, rétablie par Mgr Place, réunissait de nouveau une vingtaine de prêtres du diocèse pour orienter et nourrir leur vie spirituelle et leur action pastorale. L' érudition d' autres prêtres "ne faisaient pas l' oeuvre" comme l' on disait à Marseille, mais s' attachaient à des travaux de recherche et d' érudition. Longtemps trop peu nombreux et pris par

des tâches multiples, peu de prêtres marseillais s' étaient consacrés aux études jusqu' alors. Vers la fin du XIXème siècle quelques-uns affirmèrent leur vocation intellectuelle. Ainsi Mgr Esprit Antoine Charles Ricard (1834 - 1895), né à La Ciotat, vicaire à Saint-Laurent, puis à Notre-Dame-du-Mont, consacra l' essentiel de son activité à l' enseignement de l' histoire au Collège Catholique, puis à la Faculté de Théologie d' Aix. En 1861, il avait fondé la Semaine Liturgique, dans laquelle il publia pendant vingt ans de nombreux articles d' histoire de l' Eglise. Le Chanoine Joseph Albanes, né à Auriol en 1822, développa une oeuvre de recherche érudite, dont l' écho dépassa les frontières même de notre pays. Ordonné prêtre en 1844, vicaire en paroisse pendant une douzaine d' années, il fut chargé d' instruire les causes en béatification du Père André Abellon des dominicains de Saint Maximin, du pape Urbain V et de la visitandine Anne-Madeleine Rémuzat. Simultanément, il obtenait en 1857 à Rome le doctorat en théologie et en droit canonique. Dès lors, il s' adonna entièrement à ses travaux. Mgr Robert le nomma historiographe du diocèse. Il publia en 1879, La vie de la bienheureuse Douceline, la fondatrice des Béguines de Marseille, écrite en marseillais du début du XIVème siècle. En 1884, il composa un ouvrage monumental, d' une grande sûreté, désormais indispensable pour l' histoire religieuse de Marseille Armorial et sigillographie des évêques de Marseille. sa production compte plus de soixante dix titres imprimés dont le premier volume de la Gallia christiana novissima, (Ulysse Chevalier publiera les six tomes suivants), et les catalogues de manuscrits des bibliothèques d' Aix d' Arles, Draguignan, Fréjus, Grasse, Toulon, Nice, et Marseille.

L' abbé Fouque : le "héros" des oeuvres sociales

Mais les activités sociales se multipliaient. Le catholicisme social, à la suite d' Albert de Mun avait pénétré dans l' aristocratie et la bourgeoisie marseillaises pendant l' épiscopat de Mgr Place, sous ses formes paternalistes. Marseille avait vu fleurir des Cercles ouvriers. Une commission diocésaine de l' Oeuvre des Cercles coordonna leur action au niveau de la ville. Leur influence demeura restreinte au noyau des employés et des ouvriers franchement catholiques, souvent issus des Oeuvres de Jeunesse de la ville, sans jamais atteindre les ouvriers d' usine des Quartiers Nord, de la Belle-de-Mai ou de la Capelette, gagnés au socialisme et à la Libre-Pensée. Les milieux catholiques traditionnels continuaient d' exister, pêcheurs, portefaix, artisans, petit peuple de Saint-Jean. La parie catholique de la bourgeoisie développait ses oeuvres de protection ou d' assistance sociale. Les dames tenaient des ateliers, les jeunes messieurs "faisaient l' Oeuvre". Tout un pan du catholicisme marseillais se maintenait, fidèlement préservé, jusqu' à la Seconde Guerre mondiale. Le réseau des oeuvres de piété et de charité demeurait, mais souvent coupé du reste de la population. L' athlète de l' action chrétienne était alors un simple prêtre, l' abbé Jean-Baptiste Fouque (1851 - 1926), dont l' activité inlassable dans tous les domaines de la vie frappa d' étonnement ses heureux compatriotes et surprend encore l' historien d' aujourd' hui. J.B. Fouque était né au milieu du siècle, au boulevard de la Madeleine, dans une famille aisée, son père était portefaix. Il était allé à l' école du Sacré-Coeur ouverte par Timon-David, sur la même voie, pas très loin de la maison paternelle. Jean-Baptiste fit auprès de ses camarades ses premières armes d' apprenti-éducateur. Ordonné prêtre en 1876, J.B. Fouque fut vicaire à Auriol et apprit à pratiquer au confessionnal, l' art de la direction de conscience qu' il développa jusqu' à sa mort en 1926. A côté des innombrables oeuvres qu' il créa, il entretint à Marseille à la Palud où il fut affecté de 1888 à la fin de sa vie, une foule considérable de dirigés qui venaient se confier à lui à travers le sacrement de la pénitence et chercher l' orientation de leur vie. Dans les innombrables entreprises charitables qu' il conduisit, deux se révèlent majeures, la première, multiple, pour la protection de la femme, la seconde, unique, l' Hôpital Saint-Joseph. Alors qu' il avait fait un bref passage à la Major, il s' associa avec François Massabo qui venait de créer l' Asile de nuit pour hommes, afin de lancer l' Asile de nuit pour femmes. Il obtint le secours du grand mécène marseillais, Étienne Zafiropoulo, qui permit la construction de l' important immeuble de l' Asile nuit pour femmes, à la rue Honnorat. Il ouvrit une maison pour accueillir les filles ayant un emploi fixe, (institutrices, employées de bureau, etc...), mais qui désiraient "vivre en famille". Ce fut sous la forme définitive, la Sainte Famille, au 31 - 37 rue Marengo. Au début du siècle, il créa l' Oeuvre de la Protection de la Jeune Fille, rattachée à l' Oeuvre internationale du même nom à Fribourg en Suisse. Il créa dans la foulée une pension pour les jeunes mères célibataires rejetées par leur famille, une maison de retraite pour dames âgées peu fortunées. Pour les petits garçons délaissés ou confiés par la justice, un orphelinat s' installa sur la propriété du Parc Dromel, à Saint-Anne qui prit le nom des Saints-Anges. La création de l' Hôpital Saint-Joseph s' avéra une entreprise de longue haleine à laquelle il pensait depuis 1903, lors de la laïcisation des Hôpitaux. En 1919, il ouvrit les premiers locaux du nouvel Hôpital dans les bâtiments de l' ancien couvent des Sacramentines sur le Prado. Il y travailla jusqu' au bout de sa vie et il y mourut le 5 décembre 1926. Il a laissé un immense souvenir, perpétué par la belle biographie que lui avait consacrée l' académicien Henry Bordeaux. Longtemps les Marseillais

évoquèrent la silhouette familière de ce prêtre de petite taille, le chapeau sur la tête, la pèlerine jetée sur l'épaule, dont la soutane s'ornait du rabat gallican et d'un camail noir. Au dessus de la ceinture était pendu un petit crucifix. Autour de l'abbé Fouque, un certain nombre de patrons marseillais soutenaient ses entreprises innombrables de leurs deniers et de leurs efforts comme Victor Régis et de Verville qui dirigeait les usines Fournier fabriquant des bougies, à Saint-Mauront. Tous les deux présidèrent aux destinées de l'Hôpital Saint-Joseph. Dans le Conseil d'Administration, on notait la présence du général Monroe qui présidait la Ligue de la Défense religieuse, de Charles d'Azambuja de Joseph et de Léon Bonnasse, d'Emile Rastoin, qui présida la Chambre de Commerce et fut premier adjoint au Maire, d'Emilien Rocca, etc... Inspirés du catholicisme social, ces bourgeois catholiques, hommes d'œuvres, payèrent de leur personne et de leur argent pour assister les plus démunis, mais la plupart, à l'image de l'abbé Fouque lui-même, sans aller jusqu'à un souci de justice sociale et de démocratie politique, étranger à leur culture d'origine.

Catholicisme social et démocratie chrétienne

La nouveauté vint de l'engagement de certains dans le champ social et politique. Il se créa à Marseille l'Union provençale des catholiques sociaux autour du Père Emonet, de Paul Mélizan, de Jean Pradon. Les Semaines Sociales de France dont Marseille avait accueilli la cinquième session en 1908, tinrent leur vingt-deuxième assise en 1930, dans les locaux de l'École de Provence, sur le problème social aux colonies. Un Secrétariat Social s'ouvrit au 12 de la rue Breteuil, lieu de rassemblement et de coordination de toutes les initiatives sociales du diocèse. D'autres catholiques s'engagèrent dans le courant démocrate chrétien représenté alors par le Parti Démocrate Populaire. Dès le début du siècle, le Sillon de Marc Sangnier avait fait des adeptes dans les milieux marseillais, brisant le monopole de l'Action Française. Sa condamnation par Pie XI, en 1926 freina son élan, libérant ainsi beaucoup de jeunes catholiques pour rejoindre des cercles de réflexion d'inspiration démocratique, les rencontres franco-allemandes de Bierville dans la propriété de Marc Sangnier, ou les équipes jeunes du P.D.P. auxquelles participait une jeune avocate, défenseur des droits de la femme, Germaine Poinso-Chapuis. A Marseille, en liaison avec l'équipe de Louis Coirard, à Aix et de Raoul Francou à Salon, s'était constitué un petit groupe actif autour de Me Jules Xavier Perrin, fils du président départemental du Parti Démocrate Populaire. Même peu nombreux les démocrates chrétiens constituaient un noyau politiquement bien formé, susceptible de réagir dans un contexte politique d'urgence, tel qu'il se présenta en 1940.

II. De la défaite au synode diocésain (1940 - 1995)

La seconde guerre mondiale bouleversa profondément le diocèse de Marseille, dans sa structure urbaine, sa population, dans le cœur de ses fidèles et la défaite frappa d'un douloureux étonnement les Marseillais comme le reste des Français. Mais l'arrivée au pouvoir du Maréchal Pétain en rassura le plus grand nombre, à commencer par l'évêque Mgr Jean Delay, qui était un ancien combattant de la Grande Guerre. Lorsque le Maréchal vint à Marseille, il l'accueillit solennellement à la cathédrale. Mais peu à peu une sourde inquiétude s'empara de la population. Les prisonniers ne revenaient pas, la nourriture devenait rare. Au fur et à mesure que l'horizon s'assombrissait, la fréquentation des églises augmentait. Si les catholiques d'Action Française et les membres du P.P.F. de Simon Sabiani continuaient à approuver bruyamment le régime, d'autres commençaient à prendre leurs distances et certains nouaient des contacts avec les premiers mouvements de Résistance.

La résistance chrétienne

Me Jules-Xavier Perrin diffusa de l'automne 1940 jusqu'à octobre 1942, une feuille clandestine, La Voix du Vatican, qui publiait les textes les plus forts de Radio Vatican. Ensuite, il contribua à la diffusion du Témoignage Chrétien, créé à Lyon par le Père Chaillet. A Marseille, l'abbé Paul Ardoin prit la tête du réseau de Témoignage Chrétien. Mais dénoncé il fut arrêté et déporté, avec Robert Maddalena, les abbés Cognac, Cas et Hermelin. D'autres initiatives se faisaient jour. Alexandre Chazeaux, membre actif du Secrétariat social, créa dès 1941 la section marseillaise du Mouvement populaire des familles pour soulager les conditions de vie difficiles des familles les plus pauvres. Jécistes et jocistes distribuaient tracts et journaux de la Résistance. Un jeune professeur de Lettres au Lycée Saint-Charles, Raymond Cayol, prit la direction des Jeunes chrétiens combattants, directement impliqués dans la lutte armée, après l'invasion de la zone sud en novembre 1942. Alexandre

Chazeaux devint en 1944 le directeur du Comité de Coordination et d' action chrétienne, le CCAC, qui dans cette année décisive allait préparer la participation des chrétiens à la Libération de leur ville et de leur diocèse. Dans le clergé, les excès nazis, la persécution des juifs, l' impuissance de Vichy, avaient entraîné une progressive désaffection envers le Maréchal et son régime. Mgr Delay avait publié une lettre sévère contre la déportation des juifs en septembre 1942. Avant d' être libérée, Marseille subit une terrible saignée le 27 mai 1944, les forteresses volantes américaines bombardèrent la gare Saint-Charles et les quartiers environnants. Officiellement on enregistra 2000 morts, on en compta probablement plus de 3500. Si la Libération entraîna un certain nombre d' exécutions sommaires et de règlements de compte, elle ne provoqua pas malgré la pression des communistes de mouvements d' anticléricalisme violent. L' attitude courageuse de l' évêque, lors de la prise de Notre-Dame de la Garde, la présence de nombreux chrétiens dans la résistance permirent une transition sans heurt. La réaction du MRP qui regroupait les chrétiens résistants, la naissance du Méridional qu' Alexandre Chazeaux dirigea à ses débuts donnèrent aux catholiques marseillais les moyens de s' exprimer dans le nouveau contexte politique et social. Aux premières élections après le retour à la paix, le MRP compta jusqu' à trois députés, militants, chrétiens convaincus, Alexandre Chazeaux, Raymond Cayol et Germaine Poinso-Chapuis, première femme à devenir ministre de plein exercice dans le gouvernement Robert Schuman en 1947.

La mission ouvrière

Après, Paris, Marseille connaissait une expérience nouvelle, celle de la Mission ouvrière. En novembre 1943 quatre jeunes prêtres avaient sollicité de Mgr Delay l' autorisation de mener une œuvre communautaire d' inspiration évangélique tout en travaillant. Ils s' installèrent à saint-Louis, au coeur des Quartiers Nord, luttant à la fois contre la surprise indignée des patrons et la méfiance de leurs camarades de travail, profondément hostiles à l' Eglise et dépourvus de toute connaissance religieuse. Parmi eux un jeune avocat niçois converti et entré chez les dominicains, le Père Jacques Loew, avait participé aux sessions de formation d' Économie et d' Humanisme du Père Lebreton. Persuadé qu' il fallait partager le travail et la vie des ouvriers pour témoigner crédiblement de l' Evangile, il se fit docker sur le port de Marseille en janvier 1942. De cette expérience terrible il a donné le récit et l' analyse dans le Journal d' une mission ouvrière. Mais à côté de son engagement ouvrier, le Père Loew gardait ses activités d' études socioéconomiques pour Économie et Humanisme et des liens étroits avec son ordre. Les autres pionniers de la Mission ouvrière, formés à l' école de la JOC dès avant la guerre, deux prêtres diocésains dont l' abbé Gentile et un deuxième dominicain, le Père Piot avaient pris en charge la paroisse Saint-Louis, une paroisse tout à fait traditionnelle dans son fonctionnement et dont les 350 pratiquants dominicains constituaient sociologiquement et psychologiquement un corps totalement étranger à la population du quartier. La nouvelle équipe changea du tout au tout le style pastoral. Le grand presbytère, sauf deux pièces fut laissé à cinq foyers ouvriers, abandon des quêtes, des honoraires pour les sacrements, contacts multipliés avec les non-pratiquants, c' est à dire l' essentiel de la population. A Pâques 1946, un vicaire entra comme ouvrier aux Raffineries de sucre Saint-Louis, puis le second dominicain de l' équipe, le Père Piet, le suivit à son tour. Peu à peu des rapports confiants s' établirent avec la population ouvrière. Dès janvier 1947, Mgr Delay confia à la Mission ouvrière une seconde paroisse Saint-Trophime, à la Cabucelle dont le Père Loew devint curé résidant. En 1951, une troisième paroisse Limitrophe, les Aygalades, vint s' ajouter aux deux autres. Ainsi s' était créé un véritable secteur missionnaire dans le nord de Marseille où la vie chrétienne s' était déplacée de l' église au quartier, du culte aux préoccupations quotidiennes des hommes. Mais peu à peu l' équipe se scinda selon les orientations de chacun. Le Père Loew, à la Cabucelle centra son action sur la vie de la communauté chrétienne en tant que telle ; il reprit sa liberté en 1952. Les prêtres de Saint-Louis choisirent de s' immerger davantage dans le milieu ouvrier, ses associations locales et syndicales, se sentant de plus en plus mal à l' aise dans ses structures paroissiales. Malgré l' opposition des milieux catholiques traditionnels et d' une bonne partie du clergé marseillais, Mgr Delay soutint ses prêtres-ouvriers tout en encadrant leurs initiatives et sans considérer que leur vision sociale et leur style de pastorale devait s' étendre au diocèse tout entier. Un drame avait endeuillé la mission ouvrière l' abbé André Bergoier qui faisait partie de l' équipe de saint-Louis et qui travaillait occasionnellement sur le port comme docker trouva la mort au fond de la cale d' un cargo, en 1965. Le reste du diocèse continuait sur sa lancée. En 1948, réalisant un voeu ancien, Pie XII avait érigé Marseille en archidiocèse relevant directement du Saint-Siège, reconnaissant ainsi l' importance de la ville et de son rôle de métropole régionale, qui atteignit vers 1960, près d' un million d' habitants. Entre temps Mgr Delay avait donné sa démission pour raison de santé en 1956. A sa suite, se succédaient comme archevêques Mgr Marc Lallier de 1956 à 1966, qui fut transféré alors à Besançon, Mgr Georges Jacquot qui venait de Gap et mourut sur le siège en 1971. Son successeur, Mgr Roger

Etchegaray, resta quatorze ans à Marseille de 1970 à 1984. Son abord direct et chaleureux lui valu l' affection des Marseillais. Chaque semaine dans le Bulletin Religieux, il publiait un texte court et dense sur le problème du moment. Il a rassemblé ces éditoriaux dans deux recueils J' avance comme une âme et Dieu à Marseille, qui permettaient de suivre à la fois le développement de sa pensée et de son action. Appelé à la Curie en 1984, il a été chargé des conseils pontificaux Justice et Paix et Cor Unum et a été l' ambassadeur du pape sur tous les points chauds du globe où Jean-Paul II voulait faire entendre sa parole. Depuis la Libération, la vie religieuse de la ville avait connu bien des évolutions. Une baisse de la pratique dominicale a été enregistrée au long des consultations dominicales depuis le recensement de Mgr Lucien Gros en 1953. Le nombre des prêtres a cruellement diminué rendant difficile la desserte paroissiale. Il a fallu redistribuer la géographie religieuse de la ville et faire appel à des groupes charismatiques, à des religieuses ou à des laïcs pour les différentes aumôneries d' établissements scolaires ou d' hopitaux. Les patronages ont souvent fermé leurs portes. Seuls subsistent actifs les deux grandes institutions du XIXème siècle Timon-David et l' Œuvre Allemand et leurs annexes.

Le Père Ruby

Dans la lignée des apôtres de la jeunesse s' inscrit le Père Pierre Ruby. Avocat, chef scout, délégué régional à la jeunesse, il s' illustra dans la Résistance. Ordonné prêtre en 1947, il s' attacha à la direction de l' Oeuvre Allemand et des Iris, rue du Commandant Rolland, jusqu' à sa mort, en 1985, exerçant une influence considérable sur la jeunesse marseillaise. Beaucoup de cadres de la vie économique et sociale furent ses fils et leurs foyers se nourrirent de la pensée du Père Ruby.

Le Chanoine Dominique Sasia

Dans un autre milieu et l' autre bout de la ville un prêtre plutôt traditionnel d' allure, Dominique Sasia, exerça une profonde influence sur le Clergé marseillais et les milieux universitaires et intellectuels de la ville. Né en 1887, ce fils d' émigrés italiens, fit preuve de qualités intellectuelles et de vertus exceptionnelles dès son plus jeune âge. Ordonné prêtre à la veille de la guerre, vicaire à Aubagne, professeur au Séminaire au lendemain du conflit mondial, puis directeur au Grand Séminaire, sous l' épiscopat de Mgr Dubourg, il forma des générations de prêtres, les initiant à l' exégèse, à la musique. D' une immense culture, d' une grande chaleur humaine, teintée d' humour, il anima la Paroisse Universitaire développant son apostolat auprès des enseignants publics et se montra le pionnier de l' oecuménisme par son dialogue avec les protestants et les orthodoxes. Il noua avec les milieux israélites notamment le grand Rabbin Salzer une amitié qui ne se démentit jamais et se manifesta efficacement lors des persécutions. Curé de Saint-Cannat, puis du Bon-Pasteur il intensifia la vie paroissiale, multipliant les oeuvres de formation et la piété eucharistique tout en se préoccupant des problèmes sociaux. Chanoine honoraire, il reçut la Légion d' Honneur que lui remit Mgr Lallier, comme type accompli du simple prêtre. Supérieur des prêtres du Sacré Coeur, vivant en communauté avec plusieurs d' entre eux qui desservaient les Paroisses voisines, il exerça sur le jeune clergé d' alors et l' élite du laïcat marseillais une réelle influence qui demeura bien longtemps après sa mort en 1961.

Le cardinal Robert Coffy (1985 - 1995)

Le successeur du cardinal , Mgr Robert Coffy, promu à son tour cardinal en 1991, s' attacha à la réorganisation de son clergé et de son diocèse, trop vite gêné par une cruelle maladie qui le conduisit au tombeau dans l' été 1995. Théologien solide et subtil, il confia à son vicaire général Mgr Jean-Pierre Ricard la conduite d' un synode diocésain de 1988 à 1991 qui a défini les orientations de la vie religieuse de Marseille jusqu' à la fin du siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- HISTOIRE GENERALE

PIETRI C. et L., VAUCHEZ A., VENARD M., MAYEUR J-M, dir., Histoire du christianisme des origines à nos jours, Paris, Desclée, 14 vol. en cours de parution.

LE GOFF Jacques et REMOND René dir., La France religieuse, Paris, Le Seuil, 1991, 4 vol.

LEBRUN François dir., Histoire des catholiques en France, Toulouse, Privat, 1980, réed. en collection de poche.

FEVRIER Paul-Albert, GUYON Jean et coll., La Provence des origines à l'an mil. Editions Ouest-France, 1989.

- HISTOIRE DU DIOCESE

LORENZATO Bernard dir., Racines. Histoire de l'Eglise de Marseille, Paris, Le Cerf, 1984.

PALANQUE Jean-Rémy et coll., Le diocèse de Marseille, Paris, Letouze et Ané, 1968.

- HISTOIRE DE MARSEILLE

BARATIER Edouard et coll., Histoire de Marseille, Toulouse, Privat, 1973.

BERTRAND Régis et TIRONE Lucien, Le Guide de Marseille, Besançon, La Manufacture, 1991.

JOUTARD Philippe dir., Histoire de Marseille en treize événements, Marseille, J. Lafitte, 1988.

RAMIERE DE FORTANIER Arnaud, Illustration du Vieux Marseille, Avignon, Aubanel, 1978.

AMARGIER Paul, Marseille au moyen-Age. La Thune - Marseille, 1996.

AMARGIER Paul, Urbain V, un homme, une vie, Robert. 1987.

Jean LEFLON, Eugène de MAZENOD, évêque de Marseille, fondateur des missionnaires oblats de Marie Immaculée, 1782 - 1861, 3 vol.

Jean CHELINI, (sous la direction de), Saint Eugène de Mazenod, Evêque de Marseille, fondateur des Oblats de Marie Immaculée, Actes du Colloque du 18 novembre 1995.

Jean CHELINI, Jean-François Régis Barthès, s.j., fondateur des Religieuses de Notre-Dame de la Compassion, Marseille, 1993.

Ludovic GIRAUD, Monsieur Vitagliano, foncateur des Oblats de Marie Immaculée, Marseille, 1949.

Henri ARNAUD, le choix de l'absolu, Mère Marie de Jésus, Deleuil, Martiny, Marseille 1990.

Marius GANAY, l'Abbé Fouque, Aubanel, Avignon, 1952.

Henri ARNAUD, Père Ruby, une vie rayonnante, Marseille, 1987.